

1/14 Decembre 1916.



# LA PATRIE

# SERBE

REVUE MENSUELLE  
POUR LA  
JEUNESSE SERBE EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR :  
**DRAG. ICONITCH,**  
Docteur en Philosophie  
203, Boulevard Raspail, PARIS



## SOMMAIRE

- Salut à la Serbie.* JEAN RICHEPIN,  
de l'Académie française.
- II. Les sentiers nouveaux.*  
A nos jeunes gens. YACHA PRODANOVITCH,  
Député, ancien ministre.  
Lettre à mon jeune compatriote. ICONITCH,  
Docteur en Philosophie.
- III. A travers notre histoire.*  
Un douloureux anniversaire. Dr R. MITKOVITCH,  
Privat-docent  
à l'Université de Genève.
- IV. Poèmes, contes et lettres d'exil.*  
Mon Corbeau. MILAN VOUKASSOVITCH.  
Lettre à mon ami sincère. D. MANOIOVITCH.
- V. Les amis de la jeunesse serbe en exil.*  
M. Aristide Briand. M. NOVAKOVITCH,  
Professeur à l'Université de Belgrade.
- VI. Le peuple serbe aux yeux de nos Alliés.*  
Souvenirs de l'hiver 1915-1916. EMILE HAUMANT,  
Professeur-adjoint  
à la Faculté des Lettres.  
Les Serbes chez eux. (1) L. GÉRARD-VARET,  
Recteur de l'Académie de Rennes.  
Pourquoi j'ai aimé la Serbie. LÉO D'ORFER.
- VII. De la vie scolaire de notre jeunesse.*  
Bataillon universitaire serbe de Jausiers. S. PETROVITCH,  
Professeur au Lycée de Belgrade.
- VIII. L'odyssée serbe.*  
Pendant notre retraite. BRANISLAV NOUCHITCH,  
Homme de Lettres.  
Sur le chemin de l'exil (suite). M. MICHAIOVITCH.
- IX. Pour la Patrie.*  
A la mémoire du lieutenant Zoran Prodanovitch. J. LOUKATCHEVITCH.
- X. Carnet du mois.*  
Une exposition intéressante.  
Les conférences.  
Les livres.  
Note de l'Office scolaire serbe.

## ILLUSTRATIONS

M. Aristide Briand. — Bataillon serbe de Jausiers. — Le roi  
Pierre dans la neige albanaise. — Passage du quartier général  
serbe sur le pont de Vizirs, en Albanie. — Zoran Proda-  
novitch.

(1) Revue Pédagogique, 1915.

## La Patrie Serbe

REVUE MENSUELLE

pour la Jeunesse Serbe en exil

DIRECTEUR :

Drag. D. ICONITCH, Docteur en Philosophie.

## Salut à la Serbie.

Salut, Serbie!... Hélas! C'est d'une voix amère,  
Le cœur gros de mots vains qui n'en peuvent sortir,  
Que je viens à ta croix, pauvre peuple martyr,  
T'apporter le salut de la France ma mère.

Hélas! a-t-elle usé pour toi tout son crédit?  
Je n'ose la juger. C'est ma mère. Pardonne!  
A tous, partout, et sans compter, elle se donne.  
Le monde entier est là pour le dire, et le dit.

Et cependant, tandis que tu criais vers elle,  
Ton cri désespéré restant inentendu,  
Tu peux croire qu'à ta défense elle aurait dû  
Se hâter avec plus d'élan et plus de zèle.

Serbie, oh! ne dis pas cela, que tu le crois!  
Tu sais bien qu'elle fut, pour toi plus que pour d'autres,  
Le guerrier des guerriers, l'apôtre des apôtres,  
Et le cœur, et le bras, soutien de tous les droits.

Tu sais bien qu'à son poing toujours fleurit le glaive  
Vengeur des opprimés, punisseur des tyrans,  
Le glaive de justice aux éclats fulgurants  
Et dont la pointe est comme une aube qui se lève.

Tu sais bien qu'aux vaincus et qu'aux déshérités  
Cette aube fut toujours celle de l'espérance,  
Et qu'elle est la semeuse éternelle, ma France,  
Du blé pur où mûrit le pain des libertés,

Et tu sais bien enfin qu'elle fut la première,  
Quand l'orage autour de ton front s'amoncela,  
La première à crier dans le ciel : halte-là!  
Et contre la ténèbre à brandir sa lumière.



Mais, tu sais bien aussi que, juste à ce moment,  
Elle-même, sous des météores d'éclipse,  
Assaillie, et par quel monstre d'Apocalypse,  
Elle eut à s'en défendre, et seule absolument.

Oui, toute seule! Car ses amis, pas plus qu'elle  
N'étaient prêts, contre cette attaque en trahison;  
Et la France eut soudain, dans sa propre maison,  
Pillant, brûlant, tuant, Bonnot et sa séquelle.

Ils avaient violé la Belgique sa sœur,  
La Russie était loin; l'Angleterre sans hommes;  
Les neutres ne parlaient que pour dire : « Nous sommes...  
Muets; » et leur silence approuvait l'agresseur.

Et la France avait beau, pied à pied, tenir tête  
Aux bandits, dont le nombre allait croissant toujours,  
Elle connut alors les lamentables jours  
Où le monde avait l'air de croire à sa défaite.

La Belgique écrasée; elle, meurtrie, en sang,  
Obligée au recul presque jusqu'à l'enceinte  
De son Paris, de son cœur, de la cité sainte.  
Elle ne pensait plus qu'au flux l'envahissant.

Elle l'arrêta net, d'un coup de son génie,  
Certes! Ses alliés eurent aussi leur tour.  
Mais, pendant tout ce temps, ton sinistre vautour,  
O peuple serbe, usait ton corps en agonie;

Et, l'aigle noir venant s'y joindre, et les corbeaux,  
Turcs, Bulgares, gésiers affamés, becs voraces,  
Ta race de héros, sous les immondes races  
Qui te déchiquetaient, s'en allait par lambeaux.

Et comme il t'arrivait enfin, retardataire,  
(Non, non, pas tout à fait de notre faute, oh! non,  
Ne le dis pas, Serbie au grand cœur, au grand nom!)  
Le secours qu'implorait ton héroïque terre,

Le secours qu'elle avait si noblement gagné,  
Le secours que nous lui devions plus prompt sans doute,  
O peuple serbe, tu la quittais, toute, toute,  
Pauvre peuple appauvri par tant de sang saigné!

Les quelques survivants de ta lutte farouche,  
Soldats encor tout prêts à se battre, et tes vieux,  
Tes femmes, tes enfants, des larmes plein les yeux,  
Etouffant sous leurs poings les sanglots dans leur bouche,

Et ton roi Pierre, tel le Lear shakespearien,  
Ombre percluse et morne errant en houpelande,  
La barbe éparse sous les vents froids de la lande,  
Tous sans guide, et sans gîte, et sans pain, et sans rien,

Tous, tous, vous la quittiez, votre terre chérie,  
Vous disant que ses deuils ne seraient point vengés,  
Et qu'à vos derniers jours sur des sols étrangers,  
Il ne sourirait plus, le ciel de la patrie!

O départ pour l'exil, de tous les maux humains  
Le plus atroce, ô mal que jamais on n'oublie,  
Tu l'as bu, peuple serbe, et bu jusqu'à la lie,  
Dans le calice noir des plus affreux chemins!

Ils en triomphaient, sûrs que, soûle de souffrance,  
Cette fois, la Serbie épuisée en mourrait.  
Toi, mourir! Ils en ont menti. Le voici prêt,  
Pour la victoire, enfin, le glaive de la France!

Regarde-le, Serbie! Il s'érige à son poing;  
Droit, et haut, et terrible, il menace, il flamboie,  
Il effare le vol fou des oiseaux de proie  
Tourbillonnant autour de toi, qui ne meurs point.

O Serbie, ô petit pays à l'âme immense,  
Tes lâches assassins sans pitié ni remords  
Dansaient sur ton trépas, fait de milliers de morts.  
Debout, tes morts! Leur vie immortelle commence.

Tu les honoreras demain chez toi, chez eux,  
Dans tes vieilles cités qui te seront rendues,  
Belles de toutes les splendeurs qui leur sont dues,  
Sous ton ciel retrouvé, sur le sol des aïeux,

Et tu seras toi-même et par eux honorée,  
Pour avoir, indomptable et fière jusqu'au bout,  
Et jusque par delà, su demeurer debout,  
Toi qui vivais encor, dans ta tombe murée.

Avec toi, renaissante, ils ressusciteront,  
O Serbie agrandie en un peuple plus ample,  
A tous les autres, grands, petits, servant d'exemple,  
Peuple devenu saint, ton auréole au front,

Pays miraculeux, race vraiment élue,  
Dont la vie a jailli du fond de ton cercueil,  
Et dont l'apothéose a ce sublime orgueil  
Que c'est toute l'Humanité qui la salue!

JEAN RICHEPIN,<sup>(1)</sup>  
de l'Académie française.

(1) Nous sommes heureux de publier ce beau poème dans la *Patrie Serbe* et nous remercions son éminent auteur, M. Jean Richepin, d'avoir bien voulu nous y autoriser.



## II. — Les sentiers nouveaux.

### A nos jeunes gens.

#### I

Il existe en Serbie une prophétie qui dit qu'un jour viendra où les vivants porteront envie aux morts de ce qu'ils sont délivrés des souffrances terrestres. Plus tard, il arrivera un autre jour où les vivants diront aux morts : « Levez-vous et voyez comme nous sommes heureux à présent ! »

Pour la nation serbe, ce temps meilleur ne viendra ni bientôt, ni facilement. Nous sommes absolument persuadés que la Nation serbe réalisera prochainement son idéal national auquel elle a sacrifié beaucoup plus que tout autre peuple. Mais ce n'est qu'alors que commenceront — au moins pour les honnêtes gens — les jours des plus gros efforts et des plus grandes épreuves. Par contre, à côté des souffrances actuelles, nous avons l'espérance qui atténue notre douleur en découvrant une perspective d'avenir radieux. Dans le feu de la lutte européenne générale, nous ne pouvons pas encore savoir exactement ce que nous avons perdu provisoirement et ce qui a été perdu à tout jamais. Personne ne peut établir actuellement le bilan de ces pertes et chacun de nous souffre son mal dans l'attente de jours meilleurs. Mais ce n'est que lorsque la guerre sera terminée par la victoire du droit et par le succès de ses défenseurs, qu'apparaîtra le passé récent sous son horrible aspect. Ce n'est qu'alors que nous nous persuaderons que la réalité la plus favorable ne donnera pas aux Serbes ce que leur promettent actuellement des espérances modérées. Sur les tombes glorieuses il poussera certainement des fleurs, mais « pour quelques lointains descendants », ainsi que le dit notre plus grand poète Niégoch. La génération d'aujourd'hui ne pourra ressentir que les amertumes et les déboires qui résultent de ces luttes héroïques. Pendant longtemps encore nous aurons plus à déplorer des pertes qu'à nous réjouir des bénéfices. Devant les ruines épouvantables de notre Patrie, les combattants les plus vaillants frémiront, les esprits les plus froids se troubleront et les cœurs les mieux trempés pleureront. Et même les égoïstes les plus insensibles sentiront quelques frissons, tandis que ceux qui ont pillé leur patrie auront l'âme traversée par une sorte de remords.

Ce sont les honnêtes gens de la jeune génération qui se trouveront dans la situation la plus pénible. C'est d'eux que l'on attendra le plus grand effort et c'est sur eux que pèsera le plus grand poids. Il leur faudra mûrir avant le temps et devenir vieux prématurément. Il est écrit que c'est sur eux que s'accompliront les paroles de Niégoch : « Blé en herbe, penche tes épis, le temps de la moisson va venir. » Et s'ils restent toujours consciencieusement attachés à leurs devoirs, s'ils ne s'effrayent pas des menaces, s'ils ne reculent pas devant les calomnies, s'ils ne succombent pas sous les obstacles, s'ils ne trahissent pas par intérêt personnel, ils seront des héros comme tous ceux qui sont tombés pour l'affranchissement de leur patrie et pour l'unité de leur nation. Car il y a deux sortes d'héroïsme : l'un consiste à savoir mourir pour sa patrie ; l'autre à pouvoir vivre pour elle. Dans le premier cas, l'homme se donne entièrement d'un seul coup ; dans l'autre, il se dépense peu à peu. Lorsqu'un homme périt pour sa patrie, il le fait dans un moment historique, solennel et rempli d'exaltation presque divine. Ce qui le conduit à la mort, c'est l'idée sublime du salut de son pays et aussi un sens puissant de son honneur personnel. Mais il existe une autre sorte de combat qui n'est pas aussi glorieux que le précédent, mais qui est aussi utile. Lorsqu'on n'a pas obtenu l'honneur de mourir pour sa patrie, il reste le devoir de travailler honorablement pour elle. Ceci est obligatoire pour tous les membres de la société, quelles que soient leurs facultés intellectuelles, leurs ressources matérielles ou leur position sociale. « Chacun selon ses capacités », comme l'exprime cette belle phrase du socialisme utopique français. Jésus avait raison de dire que l'obole de la veuve valait mieux que la pièce d'or du pharisien. Et le poète serbe Zmaï s'est bien exprimé quand il a dit : « Il est compté beaucoup à celui qui donne peu et ne peut donner davantage, mais il est compté peu à celui qui donne beaucoup et qui pourrait donner davantage. » On ne devra repousser aucun travailleur honnête. Devant l'œuvre difficile et compliquée qui nous attend, il faut mobiliser toutes les forces utilisables. Et il faut, devant le seuil de sa patrie, éprouver profondément et sincèrement sa conscience, tremper son âme et imprimer à sa volonté la fermeté du granit.

C'est ce que nous demandons surtout à notre jeunesse. Il ne faut pas trop compter sur les vieilles générations. En plus du cataclysme actuel, ils ont survécu aux temps orageux et ils ont supporté des événements inouïs. Seulement pendant les trente dernières années, la Serbie a supporté cinq guerres, une insur-



rection et une révolution; elle a changé quatre fois de constitution et trois fois de monarchie. Elle a subi plusieurs fois des tribunaux exceptionnels, des états de siège et des coups d'Etat. Il n'est pas étonnant que cette âpre lutte intérieure ait laissé des morts et des grands blessés; des attardés et des fatigués; des déserteurs et des renégats. Et ces lutteurs qui ne se sont pas laissés abattre, ni plier, ni corrompre, ni intimider, ne sont plus en pleine possession de leurs forces. Si la colonne vertébrale ne leur est pas cassée, leurs ailes sont rognées.

Pourtant ce n'est plus le temps d'errer dans le désert comme les anciens Israélites l'ont fait pendant quarante ans jusqu'à l'extinction de toute leur vieille génération qui n'aurait pas été capable de mener une existence sociale supérieure. C'est pourquoi notre jeunesse devra s'appuyer sur les anciens éléments restés sains qui n'ont pas usé leurs forces, afin d'édifier un rempart solide qui ne pourra être ni percé par de vieux égoïstes, ni sauté par de jeunes arrivistes. Et que de cette réunion d'éléments émane l'esprit de solidarité et de secours mutuel! Que ceux qui sont plus riches en intelligence conduisent les cœurs les plus simples, que les plus forts soutiennent les plus faibles, que les plus enthousiastes inculquent leurs sentiments à ceux qui le sont moins! Et quand nous reviendrons en Serbie, il faudra qu'avant de commencer tout travail nous envisagions attentivement, franchement et sans hésitation, la situation telle qu'elle se présentera. Ensuite il faudra sérieusement et sainement réfléchir à ce que l'on devra faire, de quelle façon et dans quel ordre il faudra le faire. On doit avoir en vue les principes importants de l'économie des forces, du développement harmonieux de l'ensemble, de la priorité des œuvres, de la conservation des bonnes institutions du passé et du rejet des mauvaises habitudes. Et surtout il faut organiser l'Etat de façon que les différences entre les classes sociales soient atténuées, que la répartition des liens soit plus équitable, que le développement du sentiment supérieur moral et social soit meilleur, que la science pénètre plus profondément dans les couches sociales, que la liberté soit plus large et la justice plus parfaite, afin de se rapprocher le plus possible, par une évolution paisible, de l'égalité sociale.

Avec quoi rentrerons-nous en Serbie? Les guerres que notre pays a supportées pendant quatre ans, lui ont fait perdre beaucoup de sang et ont éteint beaucoup d'existences. Le peuple serbe a beaucoup perdu aussi bien en qualité qu'en quantité. Ses élé-

ments les plus vigoureux, physiques et moraux, sont tombés dans la lutte contre l'invasion étrangère. Pour sacrifier sa vie pour la patrie il fallait être placé en toute première ligne, ce qui exigeait d'être au nombre des plus vigoureux; parmi ceux qui sont tombés se trouvaient les plus exaltés et les plus conscients de leur devoir. La guerre retourne au préjudice de la nation la loi naturelle de sélection et dévore les éléments les plus précieux du pays. Pour les grandes nations c'est une perte, mais pour les petites c'est presque une débâcle.

Pendant la guerre, les épidémies les plus graves se sont déclarées. Elles ont renforcé l'œuvre destructive de la guerre et ravi beaucoup de victimes.

Enfin sont arrivés les jours pénibles d'asservissement pour la majeure partie du peuple serbe, dont la minorité a subi une retraite pénible et remplie de périls. Les parents furent séparés de leurs enfants et les frères de leurs sœurs. Telle famille fut dispersée de trois côtés différents: quelques-uns de ses membres prirent la fuite, d'autres devinrent des prisonniers dans leurs propres foyers, d'autres enfin furent internés en Autriche-Hongrie. Ceux qui ont réussi à s'enfuir souffrent de nostalgie; ceux qui sont restés endurent les souffrances et les humiliations de l'asservissement. Le peuple serbe a atteint aujourd'hui le paroxysme de ses douleurs. Il y a eu des cas de suicide par désespoir et d'aliénation mentale par suite d'angoisses. Beaucoup ont perdu l'espoir d'un meilleur avenir et la foi dans le salut du peuple et dans la libération du territoire. Beaucoup ne reprendront jamais leurs forces et mourront de blessures morales non encore cicatrisées. Les terribles événements qui se sont déroulés nous laisseront en héritage beaucoup de mélancolie et de pessimisme. Comme les fleurs qui se flétrissent sous la gelée, les âmes sont flétries par la souffrance et lorsque le soleil se lèvera de nouveau et que la liberté réapparaîtra, beaucoup de têtes resteront penchées, beaucoup de cœurs seront desséchés, et sur bien des lèvres pendant longtemps on ne verra un sourire de bonheur.

Comment retrouverons-nous notre pays au jour de la libération? Nous le retrouverons ravagé et détruit: les chemins de fer en ruines, les routes perdues, les ponts et les tunnels écroulés, beaucoup de maisons sapées, les usines anéanties, les forêts rasées, les mines ébouées, les magasins dépouillés de leurs richesses, les musées et les bibliothèques pillés, les vivres et les mobiliers emportés. De plus, le peuple retrouvera la Serbie stagnante dans



sa production économique, épuisée en énergie sociale et pliant sous le poids de lourdes dettes. Il faudra rétablir tout à nouveau.

Mais voici qu'une nouvelle difficulté surgit. Beaucoup de gens n'ont plus leurs anciennes forces ni leurs aptitudes d'autrefois. La longue guerre a fait perdre au monde l'habitude du travail régulier. Il faudra faire beaucoup d'efforts pour obtenir l'attachement et l'aptitude indispensable au travail.

Voici de plus une autre difficulté : la guerre cause quelque trouble dans les pouvoirs et dérange l'habituelle hiérarchie légale et constitutionnelle. Certains pouvoirs débordent en puissance tandis que d'autres tarissent. Il est à craindre que la vraie conception des droits et des devoirs ainsi que des fonctions et des compétences ne se modifie, que certains éléments n'envahissent le domaine des autres et qu'ils n'engendrent des appétits politiques préjudiciables et pernicieux à l'avenir de notre développement.

A bon entendeur, salut !

Pour surmonter les difficultés et vaincre tous les dangers il faudrait que chaque Serbe possédât, comme l'Argus de la Mythologie, cent yeux afin de voir de tous côtés, et cent bras comme Briarée pour faire le plus de travail possible ; de plus il faudrait qu'il y eût « cent cœurs dans chaque poitrine » comme dit notre poète Zmaï, afin qu'on ne succombe pas sur la voie pénible qui conduit à la renaissance de notre patrie.

Mais il existe pour notre peuple une source magique de force, qui nous donnera l'essor, l'enthousiasme et la résistance. C'est l'union des Yougoslaves : les Serbes, les Croates et les Slovènes qui, sous trois noms différents possèdent une seule langue, un seul cœur, une seule âme. L'idée de la réalisation prochaine de ce grand idéal national reconfortera ceux qui sont déprimés, fortifiera les faibles, rendra l'espoir aux désespérés, décuplera les efforts et canaliserà toutes les forces. C'est cela qui ressuscitera les Serbes d'entre les morts et qui insufflera la vie dans leur âme comme a dit notre poète Niégoch. Ce n'est que par l'unité de notre race que les souffrances s'éteindront, que les sources de nos larmes tariront, qu'une nouvelle énergie nous animera, que les sentiments puissants renaîtront et que le bonheur réapparaîtra là où, aujourd'hui, on ne trouve que misère et désespoir. Ce sera pour nous l'œuvre du salut et pour nos alliés une œuvre de véritable justice, de morale sublime et d'utilité inappréciable pour la civilisation future de l'Europe.

(A suivre.)

Yacha M. PRODANOVITCH.

## Lettre à mon jeune compatriote.

### II

Je connais bien ton âme, ô mon jeune ami ; je sais ce qui te tourmente, les questions que tu te poses ; je vois combien tu es nerveux, fiévreux même dans ton désir impatient de trouver à ces questions des réponses satisfaisantes. Mais si je ne contente pas ta curiosité aujourd'hui, ne me le reproche pas : il est encore trop tôt pour énoncer des certitudes, surtout pour fixer des dates. Certes, nous sommes pleins d'espoir ; mais nous sentons qu'il nous faudra encore faire preuve de beaucoup de patience. En attendant de revoir notre patrie adorée, servons-la de notre mieux, travaillons. C'est d'elle, c'est de son peuple que nous discuterons, si tu le veux.

Tu te souviens, je pense, de mon étonnement pénible quand, avec le langage audacieux de la jeunesse, tu te permis un jour, devant moi, d'émettre des réflexions défavorables sur notre *paysan*. Tu ne sus pas, dans la discussion avec un étranger, donner un aperçu fidèle de ses capacités et de ses vertus foncières ; tu te complus même à étaler ses défauts. C'est ainsi : les hommes sont habitués à remarquer les défauts plutôt que les qualités, et cette façon de juger est encore plus compréhensible pour toi, mon jeune ami, à cause de ton âge et de ton inexpérience. Mécontent de cette opinion répétée dans tes lettres, je tiens à te faire remarquer qu'il n'est ni sage, ni prudent de se prononcer avec hâte sur cette question capitale ; même si ta conclusion est le résultat d'un examen sérieux et approfondi, je me permets de te dire que les raisons qui l'ont déterminée ne sont pas exactes et que tu n'as pas eu la possibilité de connaître à fond l'âme de notre paysan et d'y lire clairement.

Elevé dans une famille riche et n'ayant eu que de rares relations avec le peuple, tu n'es pas à même d'en parler, tu ne le connais pas. Et si tu n'étais pas un de ceux qui, pour un avenir assez proche, se préparent à lui transmettre les produits de la culture et de la science, à faire pénétrer la lumière dans son ignorance obscure, je n'aurais pas cru devoir t'entretenir à ce sujet. Mais par ta situation future dans la société l'examen de cette question présente un intérêt immédiat et acquiert une importance essentielle. Il n'est pas indifférent, en effet, que tu aies telles ou telles idées sur le paysan. C'est lui qui fait la force de notre nation, qui en est vraiment l'âme, et si tu ne le connais pas, si tu ne l'estimes pas, comment penses-tu servir sa cause et celle du pays ? Les étrangers s'accordent à reconnaître le patriotisme, la vaillance, la fierté, le sens démocratique de nos laboureurs qui, après avoir conquis la terre serbe l'ont fécondée de leurs sueurs et qui savent maintenant lutter et mourir pour la défendre. Le paysan, mais c'est lui, par son courage et son labeur obstiné, qui nous a faits ce que nous



sommes. Et c'est lui qui nous a insufflé notre idéal, notre amour de la liberté. C'est lui qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, rien que par sa propre force et sa vigueur infatigable, nous libéra du joug étranger et fonda l'Etat. Et pour assurer à cet Etat une organisation solide et la possibilité de vivre et de se développer, le voilà qui, pendant tout un siècle, s'oubliant lui-même, lutte encore contre tous les dangers, contre toutes les menaces : il s'insurge contre l'absolutisme des monarques, les condamne, les expulse; il fonde les partis politiques, fait les révolutions et les guerres. C'est lui encore, mon jeune ami, qui combat aujourd'hui et assure la victoire en inscrivant chaque jour dans les communiqués de nouveaux succès; lui qui défend son foyer ou l'arrache à l'envahisseur au prix de son sang, par l'ardeur de sa force et de son courage. Et en rentrant dans la Patrie, que réclamera-t-il, ce lutteur éternel? Rien, ni louanges, ni repos, mais seulement d'être traité en homme et d'être aidé de la science pour refaire le pays : lui refuserons-nous le concours de nos sympathies et l'appui de nos connaissances, nous qui lui devons tant?

Deux facteurs différents, il me semble, déterminent la nature même des hommes : d'une part l'hérédité, de l'autre les conditions dans lesquelles ils sont élevés; et pour juger un peuple ou un individu avec impartialité, il faut tenir compte de ces influences. Suis ce conseil, ami, fais une analyse profonde du caractère et de la vie de notre paysan, et tu t'apercevras que les défauts que tu lui reproches (si toutefois ils existent) ont été transmis ou déterminés par les circonstances extérieures. Le paysan que tu connais et dont tu parles est celui qui habite près des villes. Mais il en est d'autres. T'es-tu quelquefois demandé *quelle influence pouvait avoir la ville, avec ses attractions, son luxe et souvent, hélas! son immoralité, sur le monde de la campagne voisine?*

Je te vois indigné, mon jeune compatriote, par la constatation des ravages que l'alcoolisme exerce dans les milieux où il sévit; c'est bien, tu as raison; ce fléau menace de détruire l'humanité et entrave les progrès de la civilisation, et je me félicite de te voir prendre place parmi ceux qui le combattent. Mais tu te montres injuste en affirmant que notre peuple s'abandonne à la boisson : de nombreux étrangers, au contraire, ont remarqué que ce mal — en comparaison avec d'autres peuples — chez nous est très peu répandu, et dans notre sobriété ils ont vu une des causes de notre santé et de notre force. Enfin, si tu crois quand même avoir raison, je te prie de bien envisager les causes de ce mal... Je ne trouve pas qu'il est seulement un effet de l'habitude et de l'éducation; il y a aussi d'autres causes qui le déterminent. Et si un peuple commence à boire, crois-tu que sa position sociale ne pourrait pas donner des preuves à l'appui de ce que je te dis. Mon opinion à ce propos diffère peut-être de celles que tu as entendues, mais fais-moi le plaisir d'y réfléchir, de la méditer. Je te répète encore : bien envisager les causes d'un mal, c'est de grande importance pour le choix des moyens propres à le guérir.

Tu as aussi touché une autre question très importante : celle du travail, et je te trouve encore, mon jeune ami, un peu rigoureux dans ton jugement. La Serbie a depuis longtemps cessé d'être « le paradis de l'homme pauvre ». Mais si notre peuple est en proie à la souffrance économique, nombreuses en sont les raisons, et je suis étonné que tu n'en aies découvert aucune. N'accuse pas nos paysans d'oisiveté, rien de plus de facile à dire, mais rien de moins exact; ceux qui ont pu les voir au travail et dans des régions différentes, remarquent combien ils peinent du matin au soir, combien les durs travaux de la terre ont rendu leurs mains calleuses et fatigué leurs membres; tes remarques alors sont non seulement injustes mais pénibles. Le peuple travaille, mais il est lent et maladroit, et malgré ses efforts il ne réussit pas, en temps égal, à produire autant que ceux de l'Occident et cela parce qu'il manque d'outils perfectionnés; il est victime d'une organisation sociale mal comprise et les reproches s'adresseraient plutôt à ceux chargés de l'instruire dans ce sens, d'élargir son horizon et d'améliorer les conditions de son travail.

D'autres motifs, plus importants peut-être, expliquent cette crise économique; l'un d'eux est dans la disparition des *Zadruga*. Dans ces associations de la vie et du travail, le paysan avait la possibilité de bien vivre; il y goûtait l'abondance, la richesse même — il y contractait aussi des habitudes coûteuses. Libéré de cette tutelle, mais conservant les mêmes mœurs, il connaît maintenant la pauvreté, et il souffre en effet, dans cette période transitoire entre la suppression des *Zadruga* et l'établissement d'un nouveau mode de production. — Sans économies rationnelles, esclave d'anciennes coutumes, avec des sources de gain mal définies et peu nombreuses, sous des charges d'Etat qui augmentent sans cesse, le voilà jeté aux mains de banquiers et d'usuriers, et c'est là, pour nous tous, un champ d'action et de travail; il faut que nous le défendions sérieusement, il est en péril. Le paysan devenant le serf de l'usurier et du banquier ne serait pas misérable seulement; il perdrait sa dignité et son courage... Qu'advviendrait-il d'une race élevée sous la terreur des banques et des juifs, et dont les seules émotions seraient celles de la contrainte, de la saisie, de l'exploitation?

Certes, notre peuple n'est pas bigot, mais cela ne veut pas dire qu'il soit athée; seulement il n'a donné à l'Eglise et à ses représentants de l'importance qu'en raison de l'aide apportée par eux à son développement et à sa vie. Au Moyen Age, chez nous aussi, l'Eglise a joué un rôle important, mais elle restait subordonnée à l'Etat et l'histoire n'a pu inscrire en Serbie les événements survenus dans l'Occident : pas de Croisades, aucun accès de fanatisme... A tout ce qui se passe autour de lui notre peuple s'efforce de trouver une explication réelle et positive; et par cette mentalité et cette idéologie nous avons déjà la voie balayée vers le progrès et la civilisation, alors que le problème religieux déchire et tourmente encore les autres pays. On pourrait



écrire beaucoup sur la tolérance de notre peuple qui ne demande jamais à son frère quelle est sa religion : « *Brat yé mio koë viéré bio.* » Il lui était tout à fait indifférent, bien qu'orthodoxe, d'avoir un ministre de l'Instruction publique catholique, de voir son Roi assister à la consécration d'une synagogue... etc. Tu peux comprendre alors qu'au lendemain de la guerre, la diversion des croyances ne pourra entraver la réunion en un seul royaume, des éléments de notre peuple partagés en trois religions : orthodoxe, catholique, musulmane. Comme tu le vois, la conscience du peuple est libre dans ce sens, mais quand même son asservissement sous les Turcs a imprimé dans son âme une tendance à la superstition, et il n'est pas sans préjugés surtout au point de vue hygiène et manière de vivre; il est à cet égard négligé et en retard. Tu ne voudras pas, comme ceux qui t'ont précédé, laisser au temps le soin de guérir le mal, et pour toi qui désires plus tard être médecin, voilà un domaine d'activité et de dévouement. Tu seras beaucoup secondé dans cette tâche par le peuple même, qui est bon et docile, qui est avide de connaissances, qui écoute et respecte les hommes de science et de capacité. Donc, rapproche-toi de lui!

Tes reproches au paysan de s'occuper trop de politique me semblent plutôt la remarque désobligeante d'un bourgeois arriéré que l'observation enthousiaste d'un jeune homme instruit. Pour moi, je vois dans cette tendance de notre peuple, au contraire, une preuve de sa vigueur morale. L'apathie, l'indifférence envers les affaires publiques caractérisent les races sur leur déclin; le pays où les passions des partis sont endormies sont des pays de stagnation et de mort; est-il possible qu'un peuple ne s'intéresse pas à tout ce qui le concerne et à la politique qui peut ruiner un pays ou le grandir? Il doit se tenir toujours sur ses gardes parce qu'il est pour lui-même le plus grand et le plus fidèle ami. Ses préoccupations à ce sujet te semblent-elles exagérées? Cherches-en les causes en dehors de lui; si notre passé nous a laissé un héritage de quelques fautes historiques dont la réparation coûtera beaucoup de sacrifices, n'oublie pas que ces fautes ont été commises au temps où l'on avait réussi, par tous les moyens, à écarter le peuple de la vie publique.

Je conviens avec toi, mon ami, que le paysan serbe possède peu de raffinement, mais je ne suis pas désespéré de l'en voir acquérir. Raffinement n'est pas synonyme de culture et de valeur, ce n'est souvent que le résultat extérieur d'une éducation soignée, et sous des aspects de rudesse, notre paysan cache de fortes qualités : vois comme il se révolte contre la mesquinerie, l'hypocrisie, la fausseté; loin de haïr ou de jalouser les hommes supérieurs, il les aime et les estime. A travers notre histoire regarde combien sa force de pénétration et de régénération est puissante; à la fois poète et champion, âme et organisme, volonté et action, il est la source de la santé, de la morale, de la pureté.

Guidé et aidé par toi, au frottement d'hommes nouveaux, ce paysan

saura s'acheminer vers le progrès et une vie plus haute. Et pour lui nous n'oublierons pas cet aphorisme de Danton : « Après le pain, l'éducation est le premier besoin du Peuple. » Apprécier en lui l'homme susceptible de se développer, le délivrer des préjugés héréditaires, lui suggérer l'idée d'une économie rationnelle, l'amener vers l'Idéal indiqué par son génie national, voilà notre devoir commun. Et par là même nous lui payerons notre dette de reconnaissance et nous fortifierons notre Patrie; nous travaillerons, nous *brûlerons!* Quelle expression, diras-tu! et pourtant, mon jeune ami, rien d'étonnant, car dans la nature je sens que tout est soumis à la loi : ou *brûler*, ou *pourrir*. D'un côté, regarde, c'est l'action, la lutte, le dévouement, voilà où l'on brûle! De l'autre, c'est l'oisiveté, l'indifférence, l'inertie, voilà où l'on pourrit! Ton bon sens et ta volonté préféreront, j'en suis sûr, le premier destin, c'est-à-dire *brûler en faveur de notre peuple, de notre paysan, qui est la force et la fierté de notre race!*

Ton ami dévoué,

ICONITCH.

### III — A travers notre histoire.

#### Un douloureux anniversaire.

Lentement, tristement s'achève une année en exil de l'héroïque peuple serbe. Si l'histoire de la France est la plus glorieuse, celle de la Serbie est certainement la plus tragique. La vie de la nation serbe n'a été qu'une longue série de luttes pour l'indépendance, sans cesse menacée. Depuis que l'empereur Héraclius appela les Serbes dans les Balkans, en 610, pour défendre l'empire byzantin contre les Avars, la race serbe n'a connu le bonheur de pleine liberté et de prospérité que pendant vingt-quatre ans sur onze siècles de péripéties et de dominations diverses. Cette courte époque heureuse était celle où le glorieux Etienne Douchan (1331-1355), a fondé un grand empire qui s'étendait du Danube et du Vardar à l'Adriatique et qui entretenait des relations commerciales et intellectuelles avec l'Occident, notamment avec l'Italie et la France.

Mais les hordes turques d'Asie-Mineure arrivèrent en Europe pour détruire l'empire et la civilisation de Byzance. Les Serbes, les premiers, s'opposèrent à l'invasion. Après plusieurs combats épiques, l'héroïsme serbe fut écrasé sous le nombre à la plaine de Kossovo (le 15 juin 1389) dont les bardes populaires célèbrent encore le douloureux souvenir, aux sons mélancoliques de la *goussla*.

Durant quatre siècles de domination turque, les Serbes ont subi de dures épreuves : massacres quotidiens, pillages, servage. En 1804, le



libérateur Karageorge secoua le joug ottoman et en 1815, la Serbie devint autonome. Mais elle n'a été érigée en royaume qu'en 1882.

Délivrée de l'oppressur turc, la Serbie croyait pouvoir respirer. Hélas, un autre ennemi impitoyable se dresse devant elle : le Germain. Déjà au Congrès de Berlin, Bismarck laisse percevoir les ambitions allemandes : l'extension par l'Asie-Mineure sur les routes terrestres de l'Inde. La politique du chancelier de fer est aussi la grande pensée de Guillaume II et de son « brillant second ».

La Serbie, sentant le danger et pour parer au choc formidable, conçut l'idée de faire l'alliance balkanique en vue d'arracher les provinces chrétiennes à la tyrannie des Jeunes-Turcs et de former un bloc pouvant résister à la poussée germanique en Orient.

La guerre turco-balkanique éclata en 1912. Les victoires se succèdent. Les Bulgares, aidés par les Serbes, arrivent jusqu'à Tchataldja ; les Grecs occupent Salonique et Sannina ; les Serbes, après les sanglantes batailles de Koumanovo, de Prilep et de Monastir, reprennent leur ancien domaine national : de Kossovo vengé aux rivages de l'Adriatique.

Mais le triomphe des petites nations balkaniques a exaspéré la féodale Autriche. De concert avec l'Allemagne, elle s'acharna à briser l'union. La Bulgarie, par l'odieuse guet-apens de Brégalnitsa en 1913, se chargea de la sinistre besogne. L'alliance balkanique rompue, l'Autriche obligea les troupes serbes victorieuses à quitter la Côte adriatique pour la céder à un hussard prussien, le prince de Wied. Au mois de mai 1914, l'empereur Guillaume et l'archiduc-héritier d'Autriche-Hongrie François-Ferdinand se rencontraient à Konopicht. Ils décidèrent d'en finir avec la Serbie qui empêche de faire de Salonique un port autrichien.

Le crime de Sarajevo leur servit de prétexte. L'Autriche insulta la Serbie d'un ultimatum infâme, outrageant. Le 28 juillet elle déclara la guerre. Quoique épuisée et ruinée par les campagnes récentes, la Serbie atteinte dans ses droits d'un Etat souverain, tira de nouveau son épée encore couverte de sang.

Le bombardement de Belgrade, ville ouverte, commençait. Les Autrichiens au nombre de 400.000 franchirent la Save et la Drina. Mais dans la bataille de Tser, ils subirent un échec complet. Ils étaient non seulement chassés du territoire serbe, mais poursuivis en Bosnie jusqu'aux monts Romania qui dominent Sarajevo.

Trois mois après, l'offensive reprit. De gros effectifs, commandés par le général Potiorek, occupent Belgrade, brisent les lignes de Kragonjevat. Alors, le moment était désespéré, les munitions baissaient, la vie de la Serbie menacée. Mais un miracle se produit. Le vieux roi Pierre, le fusil à la main, parut à Roudnik au milieu de ses troupes. Vaincre ou mourir, criait le roi-soldat. A son appel désespéré ses héroïques enfants ont répondu par des assauts furieux à la baïon-

nette. L'ennemi effrayé s'enfuit, abandonnant 70.000 prisonniers. Les Serbes ont repris en quatre jours ce que les Autrichiens avaient conquis en trois semaines. Le roi rentra triomphalement dans sa capitale.

\*  
\* \*

Mais le calice d'amertume n'était pas encore vidé jusqu'à la lie. Deux fois battue, l'Autriche, aidée cette fois par les armées allemande, bulgare et turque, se jeta de nouveau en septembre 1915, sur la Serbie exténuée à force de combattre et de vaincre. Au maréchal Mackensen incombe la triste gloire de cette offensive. La Serbie ne se dissimula pas la gravité de la situation. Mais son devoir était d'accepter le combat pour sauver l'honneur national et le prestige militaire.

Dans la lutte inégale sur deux ponts, l'armée serbe a montré un courage et une résistance dignes d'admiration. Chaque pouce de terrain a été farouchement défendu et arrosé de sang. Mais au bout de deux mois d'efforts surhumains, l'armée serbe devant le flot envahisseur s'est vue contrainte d'abandonner le sol natal pour se réfugier en Albanie. Alors, commence l'exode, le calvaire, l'agonie d'un peuple...

Le roi Pierre, miné par l'âge et par la maladie, est entraîné sur un char à bœufs. De Prizrend à Valora, il marchait dans la boue glacée et la neige en s'appuyant sur un bâton. La nuit, ne pouvant plus suivre les sentiers de chèvres, il couchait sur les routes ou dans les cabanes albanaises en grelottant de froid et en mangeant du pain sec. Il fut sublime dans sa détresse et plus tragique que le roi Lear de la légende.

Le prince héritier Alexandre suivait le sort de ses soldats en partageant avec eux les privations et les misères. Plus de pain, plus d'espoir, plus de feu. Tombé malade, il a souffert jusqu'à Scutari où il a dû subir une opération.

Le Voïvode Poutnik fait pitié. Son asthme dont il souffre a été cruellement augmenté par la défaite de son armée qui n'avait connu que des victoires. Il est porté par ses soldats sur un caisson d'artillerie.

M. Pachitch et ses collègues sont en proie au plus morne désespoir. Ils assistent à l'écroulement d'un Etat, au désastre d'un peuple bon et innocent dont ils sont chefs.

Les soldats sont des spectres en haillons, on n'ose plus les regarder. Leur uniforme glorieux est ravagé, leurs chaussures déchirées, les membres harassés, le ventre vide. Et ces obscurs martyrs supportent les souffrances avec un silence déchirant. Ils mangeaient la chair vive du bétail crevé, l'écorce et les feuilles mortes des arbres. Les roches escarpées et les montagnes neigeuses d'Albanie sont jonchées de cadavres de ces pauvres guerriers. Ils ont succombé aux fatigues, au froid, à la faim après avoir été dévorés par l'affreuse



douleur d'avoir perdu la Patrie. Plusieurs étaient tués par des féroces Albanais. Deux tiers de l'armée serbe ont disparu au cours de la retraite.

Le 25 novembre (vieux style) 1915, le dernier morceau de territoire serbe tombait aux mains des vainqueurs sans gloire. Le secours des Alliés n'arrive pas. La Serbie rendit son dernier souffle sous le ciel glacé; elle fut crucifiée. Sa population sans protection est exposée à la servitude, à l'insulte, au pillage, à la famine. On compte déjà près d'un million de victimes depuis 1912; c'est le quart de la population. Il y a du chagrin pour tout le monde, une goutte de sang pour tous les seuils. La catastrophe et les malheurs subis par le peuple serbe ne peuvent pas être dépassés.

Tout autre peuple aurait fléchi, mais le peuple serbe est d'une race qui ne se courbe pas. Son âme belliqueuse, sa volonté tenace, sa foi inébranlable en la résurrection de la Patrie la soutiennent et lui donnent de nouvelles forces. Le soldat serbe lutte aujourd'hui avec plus d'ardeur que jamais. Il avait d'abord préféré la guerre et l'exil à la déshonorante sujétion; il préfère maintenant la mort à l'exil. D'où la joie de délivrer le sol natal ou de mourir. La Serbie aura-t-elle bientôt son génie pour concevoir et pour célébrer la grandeur de son âme, la beauté de son sacrifice, sa gloire, ses douleurs?...

Est-ce suffisant de ne voir et d'admirer du peuple serbe que son héroïsme?... Certes, cette qualité à laquelle déjà Napoléon rendait hommage, le rend fier. Mais la Serbie a d'autres mérites. Elle a raffermi dans le monde le sentiment du devoir national, elle a montré l'importance du rôle des petits Etats, elle a sauvé l'honneur et conquis la considération qui sont la force des petites nations.

Nous aimons à croire que nos généreux Alliés sauront récompenser les efforts du peuple serbe qui n'ont qu'un but : la réalisation intégrale de son idéal national. La formation d'un Etat slave fort et indépendant qui doit embrasser les Serbes, Croates et Slovènes, est indispensable pour la paix durable en Europe. Toute autre solution sera la source de nouveaux conflits qu'il faudrait éviter. En cas de difficultés la consultation des populations par un plébiscite devrait trancher le problème.

La guerre qui se poursuit aujourd'hui contre l'impérialisme allemand est une guerre libératrice. Le droit de tout peuple à vivre selon ses aspirations a été proclamé solennellement par M. Asquith et M. Briand, premiers ministres de la Grande-Bretagne et de la République française. Ces illustres représentants ont inscrit sur leurs drapeaux le respect des nationalités et de la liberté des peuples. Ils ne se démentiront pas et n'affligeront pas un peuple qui lutte depuis des siècles « *Za krst tchasni i slobodu zlatnu* » (pour la Sainte Croix et la liberté d'or). La confiance des Alliés, les Serbes ont payé d'assez de sang pour y avoir, sinon droit, au moins l'assurance que leurs revendications vitales seraient satisfaites. Le mouvement général de sympathies et de générosité dont la Serbie est aujourd'hui entourée, surtout en France, nous réconforte et nous donne de l'espoir.

Les soldats du roi Pierre qui ont traversé deux mers et deux pays pour venir à Salonique reprendre le combat aux côtés de leurs camarades alliés, ne doivent pas garder l'âme angoissée. Nos grands et riches Alliés savent que dans la terrible guerre qui met l'Europe à feu et à sang, la Serbie a payé le plus douloureux tribut et qu'elle a été la première à s'opposer courageusement au pangermanisme.

Et puis, qui saura mieux que les Serbes soigner les tombes glorieuses des soldats alliés qui luttent dans les Balkans pour le triomphe du Droit et de la Justice? On a vu des femmes serbes porter des fleurs, allumer des cierges, faire des prières et verser du vin — selon les coutumes du pays — sur les tombeaux des soldats ennemis. Il est tout naturel que les tombes des héros qui ont contribué à la délivrance de la Serbie et à la réalisation de son unité nationale, soient vénérées et arrosées de larmes de reconnaissance.

Corfou.

Dr R. MITKOVITCH,  
Privat-docent à l'Université de Genève.

#### IV. — Poèmes, contes et lettres d'exil.

##### Mon Corbeau.

Je souffre! — Tous m'ont abandonné et la cause de ma souffrance n'est connue de personne! — Minuit — Le vent gémit lointain. Un être frôle doucement ma fenêtre avec ses ailes. Je me lève péniblement car, moi-même, je désire une présence; n'importe laquelle.

Doucement, volant sans bruit, paraît mon vieux corbeau; il me regarde de ses yeux brillants de joie. Je sens qu'il a beaucoup à me dire; — je le vois d'après son regard narquois; je le sens d'après son vol silencieux. Mais je n'ai ni la force, ni la patience d'attendre qu'il commence, et d'une voix sourde je lui demande :

« Qu'as-tu vu ? » et je retombe, épuisé, sur mon lit.

Mais mon corbeau plane sans bruit, il me regarde fixement, il cherche à pénétrer jusqu'au fond de mon âme. « Ha! ha! j'ai vu — dit-il ricanant, de sa voix pleine d'ironie amère — j'ai vu, mon vieil ami, j'ai vu comment les fleuves quittèrent leurs lits et envahirent les chemins.

Des fleuves vivants, dont les flots coulent sans cesse jour et nuit, emportant des peuples entiers avec leurs richesses. Les flots murmurent, s'unissent tous dans une harmonie infinie de souffrance dolente.

Et les fleuves s'enfuient de leurs sources, rampent sur la terre, s'enflent, descendent, et s'en vont à travers les obstacles vers une



embouchure inconnue, creusant la terre et laissant derrière eux une écume sanglante. »

Il se pencha tout près de ma tête, et d'une voix rauque, pleine de mauvaise joie, il continua de plus en plus vite :

« J'ai vu, là où les fleuves ont passé, de pâles fantômes courbés, errant sans but, qui retournaient des squelettes en ricanant. »

J'ai murmuré tout bas « assez ! oh assez ! »

Et le corbeau reprit d'une voix lente et avec mépris « assez » et il disparut sans bruit.

\* \* \*

J'ai rassemblé mes forces pour m'approcher de la fenêtre, et là, accoudé et scrutant la nuit d'un regard anxieux, j'ai résolu de ne plus t'écouter, odieux oiseau !

Mais je n'étais pas assez fort pour lutter contre le désir d'en savoir davantage. Le lendemain je tremblais d'impatience fiévreuse en attendant la nuit pour te voir de nouveau.

Et tu es venu... C'était minuit.

Ma voix épuisée t'a demandé « Qu'as-tu vu encore ? »

« Ha ! ha ! j'ai vu la terre couverte de fumée à travers laquelle j'ai aperçu un peuple arrêté aux frontières de sa patrie ; j'ai vu le vent mugissant se taire, glacé ; j'ai regardé comment un peuple se baigne dans son propre sang, et attend, et espère. »

« Ha ! ha ! J'ai vu — croassa-t-il rapidement — j'ai vu dans la journée, les champs jonchés de cadavres d'hommes, et dans la nuit, l'orgie des morts. »

« J'ai entendu gémir le vent dans les branches dénudées ; j'ai vu d'innombrables couples : squelettes avec leurs fantômes, unis dans une étreinte voluptueuse, continuer leurs jeux passionnés de la vie. »

« Oh ! assez ! » Le corbeau répéta « assez » ! et s'envola.

\* \* \*

« Ha ! ha ! J'ai vu la Mort dans son palais de marbre blanc, entourée d'ombres — me dit plus cyniquement encore la voix de l'oiseau funeste — La Mort, comme un ange libérateur : elle sourit, contente de voir, pour la première fois depuis des siècles, les humains l'implorer en lui réclamant l'oubli éternel, cet oubli qui jusqu'alors était leur terreur ! »

Le corbeau parla longtemps encore ; je ne l'entendais plus. Ses paroles se confondaient, formant un sombre voile qui pesait lourdement sur toutes les parties de mon corps, me coupant la respiration, m'étouffant.

Les yeux glacés, la bouche entr'ouverte, sans haleine, absorbé par l'horreur de ce récit, tout mon être muet interrogeait encore :

« O corbeau, jusqu'où iras-tu ? »

Et la nuit suivante, les ailes du corbeau tremblèrent contre ma

fenêtre comme des branches gelées. J'ai frissonné alors d'un heureux pressentiment...

Il entra, les yeux sombres, le regard baissé.

« Qu'as-tu vu ? » lui demandai-je d'une voix profonde.

— « J'ai vu — dit-il tout bas, très bas — j'ai vu comment les restes d'un peuple se relèvent et arrachent à la Mort ce qui fut mort à moitié. pour remplacer les vivants qui lui manquaient. »

J'ai vu — et sa voix se faisait plus douloureuse — j'ai vu un peuple qui ressuscite. »

« Dis-moi, dis-moi plus vite ce que tu as encore vu. »

Ce fut le corbeau qui à son tour dit « Assez ! »

\* \* \*

O toi, oiseau noir, ma vengeance sera terrible ! Et quand le crépuscule revint, je serrais convulsivement mes doigts et j'attendais.

J'attendais que tu paraisses. Et ce ne fut plus un coup d'ailes, ce fut un cri rauque qui fit naître l'espérance dans mon âme.

Et le corbeau apparut, les yeux sans lumière, le regard errant.

J'ai rassemblé les restes de ma force, et d'une voix douce et malicieuse, comme le corbeau m'avait d'abord parlé, je lui demandai :

« Qu'as-tu vu ? » — « J'ai vu ta terre où coulait autrefois le sang humain, maintenant couverte de lys tachés de rouge » et sa voix devenait de plus en plus basse, on l'entendait à peine — « j'ai vu des peuples mêlés dans ces champs de lys ; des peuples qui ne connaissent ni frontières, ni limites. »

« Ah ! — criai-je avec joie — mon corbeau noir, c'est ce qui te rend triste ? »

Et je suis retombé sur mon lit en murmurant « Porte-moi là-bas ». — « Je n'ai pas de forces pour m'y porter moi-même » — répondit-il. Par un dernier effort je me suis soulevé pour me rapprocher de lui, et j'ai sifflé d'une voix rauque : « Corbeau ! portes-y du moins une partie de mon corps. »

Ses ailes frémirent. « Ha ! ha ! — croassa-t-il de sa voix redevenue sarcastique, et ses yeux brillèrent d'un feu ardent — ha ! ha ! je vais y porter ton cœur ? » Et son rire infernal fit trembler les murs de ma chambre.

Tandis que j'étais là, étendu, immobile, l'oiseau noir volait lugubrement au-dessus de mon lit, lentement de plus en plus bas. D'un coup rapide ses griffes effleurèrent ma poitrine... Il s'arrêta comme sur un tronc d'arbre mort, me regarda d'un air fascinateur... puis... puis il poussa un cri victorieux et plongea profondément son bec d'acier dans mon sein...

Et pour la première fois j'ai ressenti un frémissement de bonheur ! »

MILAN VOUKASSOVITCH.



## Lettre à mon ami sincère.

Nice, 20 novembre 1916.

Cher ami,

Je feuilletais aujourd'hui le beau livre de mes souvenirs de ce temps où le soleil brillait à notre horizon, où le printemps régnait dans notre pays, et où le chant harmonieux de la Vie, de la Joie et du Bonheur retentissait à travers les plaines fertiles et nos montagnes boisées. Je feuilletais le cher livre et un sentiment triste comme ce matin gris d'automne envahissait mon âme accablée. Qu'il est lugubre l'écho de ce passé lointain qui garde toujours une si grande part de nous-mêmes !

En ce temps-là, le soleil rayonnait au ciel serein, et dans la nuit profonde et calme les étoiles scintillaient joyeuses ; une vigoureuse vie jaillissait de partout. — Aujourd'hui des nuages de plomb ont couvert notre ciel, l'hiver est venu et sous ses blanches et froides ailes a glacé les bourgeons et les fleurs.

Un an à peine est écoulé ; on dirait une éternité !...

Le chant cessa, les oiseaux se turent dans les buissons et s'envolèrent chercher ailleurs le soleil et l'amour, et maintenant un silence poignant règne dans mon pays accablé de souffrances muettes. La lumière des foyers s'éteignit ; les vallées fécondes devinrent stériles ; à la richesse infinie des couleurs d'une journée radieuse, succéda une nuit ténébreuse et profonde.

Nos mères et nos sœurs toujours avec nous et maintenant éloignées sont faibles et seules. Leur cœur plein d'amour et de dévouement n'a plus la force de réchauffer les pauvres petits à qui elles donnaient la vie et qui meurent de froid et de faim dans leurs bras. Que notre douleur est vive de ne pouvoir les aider !

L'âme se lamente, le cœur brisé saigne, et le fils arraché au doux sein de la terre aimée gémit en moi. Mon corps affaibli chancelle sous le lourd fardeau des souffrances et erre sans un mot de consolation, sans un rayon d'espoir. Je me redresse quand même et poursuis la douloureuse marche en avant. Parfois une faible lueur jaillit du fond de mon âme et me fait entrevoir un avenir meilleur où l'individu ne lutte plus contre l'individu, où des millions d'hommes ne tombent pas pour assurer à quelques-uns le bien-être, les jouissances et les honneurs.

Unissons nos cœurs dans un même sentiment de libération ; trempions nos âmes dans la vérité et la justice, et que la raison souveraine jette sa lumière bienfaisante et éclaire les sentiers épineux de la vie.

Chassons de nous toute faiblesse, élevons-nous au-dessus de nous-mêmes et des petites choses de la vie ; donnons de la force et de l'élan à cet autre « moi » inconnu qui sommeille au fond de nous, qu'il éclate dans toute sa puissance chantant l'hymne du culte de la vie et du bonheur. Embrassons et aimons la vie malgré sa souffrance et sa douleur, comme la mère chérit son enfant retrouvé.

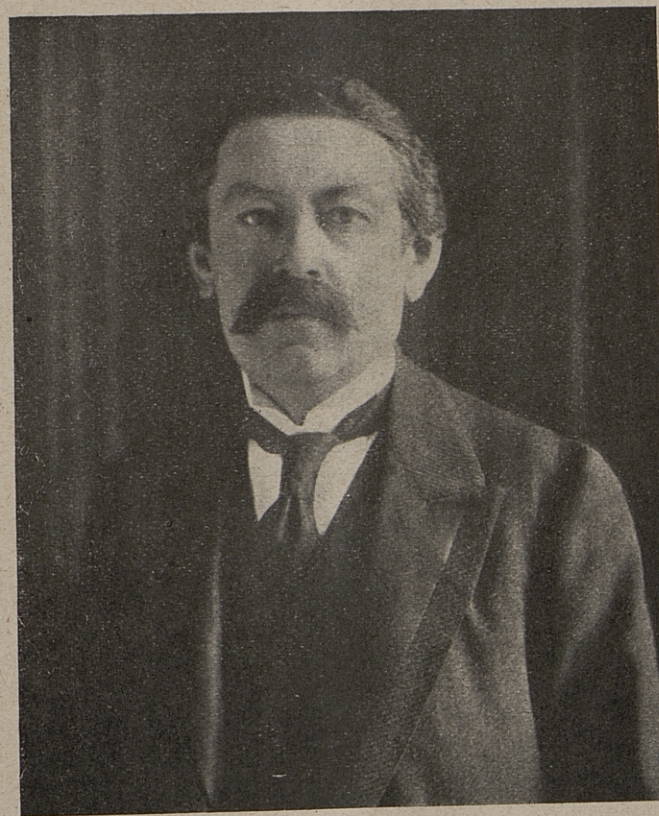
Aimons cette vie d'activité pour soi-même, pour les siens et pour l'humanité !

D. MANOILOVITCH.

## V. — Les amis de la jeunesse serbe en exil.

### Aristide Briand.

Après un an de guerre, lorsque le premier et le plus redoutable élan des Allemands eut été brisé sur la Marne et l'Yser et que l'offensive austro-allemande en Russie eut manqué son but essentiel, il devint évident que l'Allemagne ne pouvait plus vaincre. Mais il ne



M. ARISTIDE BRIAND  
Président du Conseil des Ministres de France.

s'agissait pas seulement d'empêcher sa victoire, il fallait préparer et mener à bout la nôtre.

On se rendit compte de l'immensité de cette tâche. L'Entente ne manquait certes pas de moyens. Elle avait des réserves d'hommes presque inépuisables et des ressources économiques qui devaient constamment et de beaucoup dépasser celles des empires centraux,



réduits par le blocus à leurs propres ressources. Mais il fallait mettre en mouvement et organiser les forces immenses qui sommeillaient dans les pays alliés. Il fallait agir.

C'est alors qu'en France la direction des affaires fut confiée à M. Briand qui réunissait les rares qualités d'homme d'Etat et d'homme d'action. On ne pouvait pas faire un meilleur choix.

Secondé par les hommes politiques les plus éminents de la France, M. Briand s'est appliqué, depuis son arrivée au pouvoir, à réaliser une double tâche : à utiliser les ressources du pays au plus haut point afin de donner à la brave armée française des moyens dignes de son héroïsme et à coordonner et unir l'action des alliés et réaliser ainsi l'unité d'action sur un front unique.

C'est la seconde tâche qui était la plus délicate et cependant tout aussi nécessaire que la première. Malgré les difficultés à surmonter, de beaux résultats ont déjà couronné l'œuvre de M. Briand. La conférence des alliés, réunie à Paris, affirmait déjà au mois de mars la nécessité d'unité d'action. Et les événements militaires de cet été ont prouvé que le principe proclamé solennellement était en train de se réaliser. Pour la première fois depuis le commencement de cette guerre on a pu remarquer une coordination suivie dans les opérations sur les divers fronts, on a pu distinguer un système dans la conduite de la guerre. C'est surtout grâce à l'initiative et au mérite de M. Briand que ce résultat a pu être obtenu, résultat qui enlèvera en se perfectionnant le dernier avantage qui reste aux Allemands : l'unité de direction dans la guerre.

Orateur éloquent, vainqueur de tant de batailles parlementaires, esprit prompt à saisir la portée exacte de chaque événement et à trouver rapidement le geste nécessaire, M. Briand est dans sa vie privée simple et modeste. Son sport favori est la pêche, et il ne se contente pas de piquer son goujon ; né à Nantes, tout près de l'Océan, il fait aussi de la pêche au filet.

Parmi les Serbes qui ont fait, il y a quinze ans, leurs études au quartier latin, quelques-uns s'aventuraient quelquefois dans les petites réunions électorales du quartier. Et ils se rappellent qu'alors M. Briand venait de temps en temps parler aux électeurs. A cette époque, on pressentait la brillante carrière de l'homme politique. Actuellement, il n'y a pas un Serbe qui ne connaît pas M. Briand. Et dans leur admiration pour l'homme d'Etat éminent, les Serbes se disent aussi avec satisfaction que M. Briand s'est montré, dans toutes les circonstances, un ami précieux de la Serbie et de sa jeunesse.

M N.

## VI. — Le peuple serbe aux yeux de nos Alliés.

### La « remise à neuf » des enfants serbes.

*Souvenirs de l'hiver 1915-1916.*

Il y aura bientôt un an que les premiers enfants serbes envoyés en France ont débarqué à Marseille, et il semble aujourd'hui, après la prise de Monastir, que le reflux vers la Serbie commencera bientôt. Il est temps de commencer à rassembler les documents sur lesquels on fera l'histoire de cette année d'exil et d'éducation française. Justement, nous avons sous les yeux une volumineuse correspondance, avec le Comité franco-serbe, des proviseurs et des principaux des collèges auxquels des enfants serbes ont été confiés. Dire qu'elle est intéressante d'un bout à l'autre serait exagéré. Il y est question surtout de culottes, de souliers ou de jupons de laine ; telle quelle pourtant, elle donne des indications qui pourront dissiper certaines légendes.

Les enfants arrivent dès la fin de décembre 1915 et en janvier et février 1916, ils sont répartis, particulièrement dans la région du Sud-Est ; pour quelques lettres qui les concernent et viennent de Rochefort, de Beaufort (Maine-et-Loire), de Tours ou d'Agen, nous en trouvons des quantités d'autres de Lyon, d'Annecy, de Grenoble, de Poligny, de Thonon, d'Annonay, de Tournon, d'Orange, de Marseille, de Brignoles, de Gap, d'Embrun, etc., etc. Presque toutes constatent que les enfants sont dépourvus de tout ; leurs vêtements, surtout leurs chaussures, sont à peu près hors d'usage ; il paraissent aussi très déprimés, mais, après inspection faite par les médecins, il est établi que, sauf exceptions très rares, ils ne sont pas atteints de maladies contagieuses ou non. Ce qu'il faut avant tout, c'est les remonter au moral comme au physique.

Sur le réconfort moral, les lettres des administrateurs sont brèves et sèches, et ce n'est pas, assurément, qu'il n'aient pas l'habitude des développements psychologiques, mais parce qu'il leur faudrait dire et ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et ce qu'a fait leur personnel. Sur tout cela, leurs lettres sont discrètes ; nous y entrevoyons très vaguement que proviseurs, principaux et directrices d'écoles de filles ont eu beaucoup de mal, que leurs professeurs ont fait beaucoup de cours spécialement destinés aux Serbes, bien entendu, sans rémunération, et qu'enfin, hors du collège ou du lycée, des parents d'élèves ont reçu les jeunes Serbes, et les ont aidés de toutes les façons qui étaient à leur portée. Cette portée s'est trouvée assez limitée en face des besoins immenses qu'il y avait à satisfaire, mais heureusement le Comité franco-serbe se mettait à l'œuvre.

On sait que ce Comité avait été constitué, avant les malheurs de la Serbie, pour répartir les fonds produits par la Journée scolaire



serbe, que M. Sarraut avait instituée, et par les quêtes faites à la suite de conférences dans un certain nombre de villes, notamment à Rouen. Le Comité disposait, en outre, de nombreux vêtements qui lui avaient été envoyés directement. Dès janvier, il commence ses envois dans les collèges et les lycées; en février et en mars, il a une activité digne d'une administration tout entière et pourtant il se réduit à fort peu de personnes. Vêtements, linge pour garçons ou filles, partent tous les jours, en énormes ballots, de la rue des Petites-Ecuries, pour arriver presque toujours régulièrement, par l'intermédiaire des Préfets. Vêtements et linge donnent satisfaction; nous ne constatons que deux plaintes, l'une pour des chaussures trop peu solides, qu'il faut remplacer tout de suite, et l'autre pour des culottes trop étroites. Au bout de quelques semaines, tous les enfants serbes sont rhabillés — richement serait trop dire, mais convenablement. Et, proviseurs et principaux constatent la satisfaction des rhabillés, transmettent leurs remerciements, et se félicitent de l'effet moral de cette remise à neuf. « C'est une véritable résurrection! » écrit-on de Thonon.

Ressuscités moralement — si tant est qu'ils en aient eu vraiment besoin — les enfants serbes travaillent-ils? Là-dessus, des légendes se sont quelquefois formées; des faits particuliers ont été lâcheusement amplifiés par ces pessimistes, qui sont partout une plaie. Le fait est que les lettres des proviseurs et principaux sont pleinement rassurantes à cet égard. « On leur a fait bon accueil, écrit le Lycée Bernard-Palissy; ils s'en sont montrés dignes. » « Ils sont irréprochables », dit Fontainebleau. « Ils sont aimables et reconnaissants » dit Lyon. « Ils travaillent avec ardeur, répond Périers (Manche), et nous sommes très satisfaits des résultats obtenus. » « Elles sont sérieuses et énergiques », écrit, de Gap, l'Ecole supérieure des filles. Ailleurs, on remarque qu'à leur arrivée les petites filles serbes cousaient mal, et qu'il a fallu recommencer ce qu'elles avaient essayé de faire pour achever leur trousseau, mais on ne doute pas que cette lacune ne soit bientôt comblée. Bref, ce sont partout des marques de satisfaction, et si quelques garçons se sont montrés indisciplinables, cela ne diminue pas la valeur de l'ensemble.

Cette valeur, pour nous, est très grande. Il faut songer, en effet, à toutes les circonstances qui rendaient difficiles le travail de nos nouveaux élèves. D'abord, depuis plusieurs années, en raison de l'état de guerre, le travail était désorganisé dans les gymnases serbes. Puis la fuite était survenue, et c'est merveille que leur traversée de l'Albanie n'ait pas rendu incapables d'efforts, pour longtemps, des enfants qui ensuite ont dû traverser la Méditerranée avec la crainte des sous-marins; évidemment, les petits Serbes sont particulièrement élastiques et résistants. Puis c'a été l'arrivée, en pleine mauvaise saison, dans un pays inconnu, lui-même profondément troublé par la guerre; les tâtonnements du début, l'installation dans des collèges d'un régime

tout à fait nouveau — qui, parmi les enfants serbes, connaissait l'internat? — et enfin l'enseignement dans une langue étrangère. Tout cela a été surmonté; la langue a été apprise, l'enseignement compris, et cette année nous aurions pu constater des résultats non seulement appréciables, mais peut-être brillants. Qu'il nous soit permis de déplorer que justement à ce moment, ces élèves, auxquels nous nous étions attachés, nous soient enlevés. Si c'est pour retourner bientôt en Serbie, nous nous consolerons en pensant à leur joie; si c'est pour aller au Lycée serbe que l'on fonde à Nice, nous les regretterons doublement!

EMILE HAUMANT.

## Les Serbes chez eux.

### III

Nous n'avons encore démêlé de l'âme serbe que ses contours; il reste à remonter à la source. Pour cela, il faut quitter la ville et atteindre aux profondeurs de la vie paysanne.

Un dimanche d'octobre, M. Gravier vient me prendre. Il s'agit d'aller voir un vieux propriétaire rural de sa connaissance. Le chemin de fer nous dépose à une cinquantaine de kilomètres sur la ligne de Nisch. La commune où nous nous rendons est à dix kilomètres environ de la gare. Nos premiers pas nous jettent dans une noce de village, où costume indigène et costume occidental se mêlent. Les musiciens sont des tziganes, nomades très répandus aux Balkans. Rien qu'en Serbie ils sont près de 50.000, en marge du pays, tout ensemble méprisés et acceptés. On voit en eux les restes d'une peuplade de l'Inde, arrachée jadis à son pays par un cyclone mongol. Leur teint est bronzé; les femmes ont de grands yeux dans un masque aux traits fins. Ces parias semblent avoir trouvé dans leur insouciance misère, comme d'autres dans des loisirs d'aristocratie, un principe d'affinement et de grâce.

Bien entendu nous faisons à pied la route. La route! c'est une manière de parler. Les chemins dans la campagne renforcent et complètent l'impression des rues de la ville. Ils ignorent les lois du nivellement; ils épousent tous les accidents du sol, fidèles à ses caprices, hérissés ou effondrés, indulgents aux ornières qui se creusent sans scrupule. Ils répondent à ce que nos cultivateurs de l'Est appellent les chemins de « desserte ». Les routes carrossables sont l'exception. Il n'y a pas lieu de s'en étonner; les pays neufs vont au plus pressé; comme les Etats-Unis, ils commencent par les chemins de fer. Pour le moment en Serbie, comme dans tous les Balkans, bicyclette et automobile ont un rôle réduit. On voyage à pied, à cheval,



ou en chariot. Au commencement de la guerre balkanique, en 1912, les périodiques illustrés, à la grande surprise de notre occident, figurèrent les chariots à bœufs parmi les principaux véhicules de mobilisation. L'explication en est tout simplement dans l'état des voies de communications.

Le paysage a une douceur enveloppante qui repose des verts crus de l'Allemagne du Sud, des infinités grises et mornes de Hongrie. Mouvementé plutôt qu'accidenté, il se déploie en vallonements que dominent des collines aux pentes molles, aux contours arrondis. Je crois retrouver certaines physionomies régionales de chez nous, telle la Bourgogne des hautes vallées de la Seine. Les produits de la terre sont en partie les mêmes, céréales ou pâtures; le maïs est la grosse différence. Sa production dépasse toutes les autres. En 1906 la récolte donna 65 millions de francs contre 60 millions seulement pour toutes les céréales. Les arbres fruitiers prospèrent, notamment le prunier, qui donne lieu à un commerce important.

La commune où nous nous rendons est étendue; elle compte près de 3.000 habitants. Dans ce pays qui n'a ni les villes énormes ni certaines communes squelettiques de France, la moyenne est de 1.900. Les habitations couvrent une superficie considérable, dispersées comme en Bretagne, isolées, entourées de cours et de vergers. Chacune est, dans le sens étymologique du mot, une *villa*, une ferme.

Celui que nous voulons voir est à l'auberge; nous nous y rendons. C'est une longue pièce au pavé rudimentaire; au long des murs une rangée de tables en bois et de bancs. Quelques hommes déjà âgés sont réunis; comme au café à Belgrade, ils semblent s'intéresser plus à la conversation qu'à la boisson. Un verre de bière suffit pour des heures. Affaires locales, politique, journaux, captivent les curiosités. Rien qui rappelle le « zinc » meurtrier, l'assommoir où lentement s'éteignent les énergies. C'est un club plutôt, club modeste, sans prétention, club néanmoins; ou encore une Agora en miniature, abritée des intempéries fréquentes et rudes en hiver. Décidément nous ne nous étions pas trompés; le Serbe est sobre, et, en dehors du travail professionnel, sa distraction favorite est la discussion des affaires publiques.

Notre hôte a reconnu mon jeune compagnon. Il se lève et nous emmène chez lui. C'est un vieillard de soixante-dix ans, de belle taille, resté ferme et droit. La physionomie est digne, d'allure sérieuse et calme. Il va de son pas lent et sûr, sans hâte impatiente, sans affectation.

On le classe parmi les riches propriétaires. Un de ses fils est professeur, les autres sont restés; ils aident à l'exploitation agricole. En Serbie, 95 % du sol appartiennent à près de 300.000 familles qui possèdent moins de vingt hectares, la plupart même moins de cinq. Notre hôte en possède plus de cinquante; c'est donc une grosse maison. Ni la tenue cependant du maître, celle du pays, ni l'abord ne dénoncent la vanité satisfaite ou la morgue naïve. Ils frappent au

contraire par un mélange de grand air et de simplicité, une simplicité seigneuriale.

L'hospitalité est à l'avenant. L'habitation, comme il est de règle, est à l'abri de la rue. Une première clôture en bois se dresse, la porte s'ouvre sur un verger où la basse-cour et les porcs vivent en liberté. Une seconde ouverture conduit à la cour intérieure: au fond, la maison principale, à gauche une autre plus petite, à droite les hangars pour le matériel et les récoltes.

La maîtresse de maison attend sur le pas de la porte; à défaut de la mère qui n'existe plus, c'est la fille aînée. Elle s'incline et porte à ses lèvres la main de l'étranger. On nous conduit à la pièce de réception, tout ensemble salle à manger, salon, chambre à coucher. Les murs sont peints; tout autour, les lits-sofas et leurs couvertures brodées, œuvre des femmes. Le maître nous invite à prendre place à table et donne l'exemple. Ses fils, grands jeunes gens, restent debout et prennent part à la conversation. Une jeune fille offre d'abord la coupe de fruits, les confitures, le verre d'eau, par où commence toute collation; celle-ci se continue, variable suivant les circonstances et les heures, laitage, viandes, eau-de-vie, mais toujours des produits de la maison.

La famille qui nous reçoit est un exemplaire complet de la *Zadruga* (1), caractéristique la plus frappante de la vie serbe. La *Zadruga* est la communauté domestique, vieux parents, fils et filles mariés ou non, petits-enfants; elle peut comprendre une dizaine de membres, elle en peut comprendre trente ou quarante. Elle se veut intacte, intact aussi le domaine; dans ce double dessein, unique au fond, elle retient par devers elle l'autorité et les droits. A Rome le père était le seigneur et son pouvoir était absolu; la France de l'ancien régime veillait au maintien de l'héritage par le droit d'aînesse, source d'iniquité. En Serbie, il n'y a ni héritage ni partage des biens; le père meurt, le domaine reste indivis. Si la mère elle-même a disparu, le fils aîné devient le *représentant* de la famille. Père ou frère aîné, le chef a une autorité morale, tirée de l'âge, de l'expérience, environnée de déférence; elle ne va pas au delà. Chez nous, il peut vendre ou acheter à son gré; la femme à l'occasion lui reprochera sans ménagement son imprudence, sa maladresse, elle ne mettra pas en question son droit. Là-bas, la *Zadruga* seule a pouvoir d'aliéner des immeubles ou d'en acquérir de nouveaux. Le père est moins un maître qu'un tuteur; autour de lui, la famille est véritablement le conseil de famille. Par là elle se préserve du double péril qui ailleurs la guette: émiettement des personnes, émiettement des biens.

D'ordinaire la fille qui se marie quitte la maison paternelle, le fils au

(1) La *Zadruga* a donné lieu à de nombreuses études. En France on peut signaler une thèse de doctorat à la Faculté de droit de Paris, par M. Dragolioub Novakovitch, 1905.



contraire y amène sa jeune femme. Il arrive que la place manque pour tout le monde; en ce cas on bâtit tout à côté et, selon les besoins, une ou plusieurs demeures plus petites pour les jeunes ménages. Celle que j'avais vue en entrant en était une. Mais son office est étroitement limité; ceux qu'elle abrite y passent la nuit seulement; elle n'est guère qu'une tente dressée pour le sommeil. Les repas continuent de réunir tout le monde à la table commune : travaux des champs, intérêts domestiques, espérances aussi et inquiétudes, joies et deuils, la vie économique, la vie du cœur, se déroulent, s'avivent, se mesurent, se décident en commun. Tout conspire contre les instincts de rapacité, tout concourt au don aisé de soi.

La famille est encore le centre de la vie religieuse. Le corps sacerdotal n'a ni prétention à une vie à part ni dessein de domination. Par ailleurs, catholicisme et protestantisme aiment les vastes rassemblements de fidèles, temple ou église. L'église serbe attire peu de monde ; en ville même, le dimanche, elle est à peu près déserte. La religion est surtout une religion du foyer. Auprès de lui le pope célèbre les principaux événements de la vie chrétienne, baptême, mariage, mort. Les fêtes sont celles de la famille; chacune a son saint dont l'anniversaire annuel est objet de culte. Une seule fête, celle de Noël, universelle en Serbie, s'accomplit partout à la même date avec les mêmes rites. Encore faut-il observer que la principale cérémonie, celle de la Bûche, coupée dans la forêt, apportée à la maison, recouverte de miel, déposée par le père sur le foyer, allumée par lui, est pareillement une cérémonie domestique.

La famille est enfin le centre de la vie civique. La Serbie est, avant tout, un peuple de paysans. Sur ses trois millions d'habitants, le sixième à peine vit à la ville; la masse reste fixée à la terre natale, et sa fidélité est toute de liberté intérieure, nullement de contrainte; elle est spirituelle, non point matérielle. Nulle trace ici de la sombre féodalité de Prusse qui prosterne devant le seigneur hautain et dur le paria du sol. Sur les deux millions et demi de Serbes, deux millions au moins répartis en trois cent mille familles, ont leur domaine à eux : nous avons plus haut donné quelques chiffres. De même qu'en France, le régime dominant est la petite propriété, et de même encore qu'en France le paysan y trouve le principe de son indépendance. Là où il n'y a point de puissants pour écraser les voisins, la possession du sol, et non pas son étendue, crée la vertu par excellence des démocraties. Parmi ceux qui possèdent, aucun ne domine réellement, aucun non plus n'abaisse sa dignité. Tous se sentent, se traitent en hommes libres, en égaux; ils sont des citoyens, non des sujets. Leur dévouement au roi est sincère et profond, mais il reste un don volontaire, non point une aliénation. L'État est dans sa forme une monarchie, en son esprit une république.

Aussi, qu'une menace, du Nord ou du Midi, se lève à l'horizon et mette en péril le « mariage de l'homme et de la terre », cher également

à un Serbe ou à un Français, d'instinct tout ce peuple entraîné à la vie du grand air, aux intempéries, sobre et fort, hanté du cauchemar des tyrannies séculaires, se jettera d'un seul élan sur l'ennemi prêt à détruire le foyer, l'État, le sol des ancêtres. Décidément la famille est bien le sanctuaire où brûle la flamme sainte au triple rayon, vertu privée, vertu domestique, vertu nationale.

(A suivre.)

L. GÉRARD-VARET,  
Recteur de l'Académie de Rennes.

## Pourquoi j'ai aimé la Serbie.

Appelé à collaborer à la *Patrie Serbe*, j'ai accepté avec joie de faire entendre une voix amie à une jeunesse exilée du pays natal et souffrant d'en avoir été brutalement arrachée par la force.

La France doit être considérée par la jeunesse serbe non comme une terre d'exil, mais bien comme une véritable patrie d'attente. Et il n'existe certainement pas un Français qui ne fasse tout son possible pour adoucir l'amertume de ces heures douloureuses de nos hôtes.

Un jeune homme, encore un enfant, qui sera demain un des vaillants soldats du prince Alexandre, mais qui pense tristement parfois aux jolis rosiers des bords de la Save, me demandait ces jours passés :

« Pourquoi la France aime-t-elle si fraternellement la Serbie, et pourquoi l'avez-vous aimée ainsi vous-même et lui avez-vous consacré une si large part de votre vie? »

Je veux écrire ici ma réponse. Elle répondra aux questions de toute une jeunesse qui nous aime et qui voudrait trouver encore plus de raisons de nous aimer.

La France est une amie déjà ancienne de la Serbie. A l'époque de Kossovo, un *Te Deum* fut célébré à Notre-Dame de Paris en l'honneur de ce que l'on crut quelque temps votre victoire. Notre pays vous donna une reine, Hélène d'Anjou, que vous honorez encore comme une sainte. Vos armées furent toujours le premier rempart de la chrétienté contre les invasions des Infidèles et des Barbares. Depuis que vous êtes nos alliés, nous avons appris à vous connaître mieux qu'avant. Nous savons votre endurance et votre héroïsme. Nous sommes deux peuples dignes l'un de l'autre.

Pour moi, depuis de longues années, j'ai étudié votre pays, votre histoire et votre poésie populaire, qui est votre âme et comme votre essence harmonieuse et sonore. A mesure que je vous connus et vous admirai, je vous aimai. Je pus me rendre compte que sous les écorces rudes battent les cœurs les plus ardents. A l'heure présente, où je me suis imprégné profondément de votre génie national, où je connais



tout le sublime qui fut et demeure en vous, je n'hésite pas à vous dire, avec la franchise du soldat et l'enthousiasme du poète :

« Si je n'étais Français, je serais fier d'être Serbe. »

\* \*

La belle histoire que la vôtre ! Vous avez été toujours à la peine et si peu à l'honneur et au bonheur !

Parfois, je me suis étonné de votre farouche endurance, de votre irrésistible besoin de renaissance et de survie. Vaincus par la destinée, vous n'avez voulu accepter la défaite qu'à votre façon, et vous avez tenu à vous rappeler chaque jour à vous-mêmes l'héroïsme de cette défaite. Et j'ai compris que vos *pesmés* avaient donné à l'ancien désastre une sonorité de nouvel avenir fécond et l'avaient entouré pour vous d'un véritable rayonnement d'imminente victoire.

Je dois à deux Allemands, et non des moindres, à Goethe et à Jacob Grimm, la révélation de votre poésie.

Jacob Grimm a écrit un aveu qui est votre grand honneur :

« Toutes nos poésies allemandes peuvent se cacher devant les chants serbes. »

Ces chants firent que Goethe délaissa le vieil Ossian, qui avait pourtant chassé Homère de son cœur. Au soir de sa vie, comme l'eût fait un jeune étudiant de Leipzig ou d'Heidelberg, il se mit à apprendre le serbe, traduisit nombre de vos *pesmés*, en parla dans plusieurs articles de sa revue *Art et antiquité*, et en fit le sujet de plusieurs de ses conversations avec Ackermann. Lorsque votre grand Karadjitch lui fut présenté, le grand homme de Weimar lui fit l'accueil le plus flatteur.

Une amie et une élève de Goethe, Mlle Von Jacob, plus connue en littérature sous le nom de Robinson Talvj, traduisit l'œuvre de Vouk Stefanovitch Karadjitch, et, sans crainte de froisser l'amour-propre germanique, proclama : « Aucun des peuples modernes ne saurait se vanter d'une pareille fécondité poétique : les Serbes ont jeté une lumière nouvelle sur les gigantesques créations des anciens... quand ils nous représentent leurs compatriotes combattant leurs ennemis mortels et leurs oppresseurs, les Serbes trouvent des accents aussi émus, aussi passionnés que ceux que les Grecs inspiraient à Homère. »

Napoléon ignorait la Serbie et les Serbes. Mais avions-nous le droit, nous, Français du xx<sup>e</sup> siècle, d'ignorer un pays et une poésie que les Allemands, nos ennemis héréditaires, avouaient au-dessus de toute la leur, dont ils sont pourtant si fiers ?

Je fus ébloui et charmé. La Grèce est voisine de la Serbie. Il n'y a pas si loin qu'on pense, du Mont Parnasse au massif de la Choumadia, et le voyage a dû tenter un jour les neuf Muses.

J'étais en présence d'une poésie fraîche, pure et naïve, neuve et

sauvage, vraiment épique. Qu'elle rappelle la noble et grande tristesse de Kossovo, qu'elle célèbre les prouesses de Marko Kralievitch et de son Charatz, qu'elle chante l'endurance et la vaillance des magnifiques haïdouks du mont Romania ou l'héroïsme de Karageorge et des guerriers de l'Indépendance, qu'elle descende jusqu'au foyer et chante les plaisirs de l'amour et de la paix, elle est toujours l'expression poétique d'un peuple épris d'idéal, de gloire et de beauté. Et elle ne peut qu'attacher des cœurs aux cœurs dont elle est l'écho fidèle.

Cette poésie a été le salut de la Serbie. Elle fut comme la coupe d'héroïsme où s'est abreuvée, au long des siècles, toute la race.

C'est la cendre des morts qui créa la Patrie !

a dit Lamartine, si justement. Votre poésie populaire, qui contient un peu de la cendre de vos morts, vous a fait ce que vous êtes, parce qu'elle vous a mis en communion directe et perpétuelle avec vos morts et que chacun des descendants résume ainsi toute la lignée.

\* \*

Rappelez-vous ce bronze merveilleux dont parle une légende antique, et qu'on avait retiré du grand incendie de Corinthe. Il y avait en lui toute une matière diverse fondue au feu d'une fournaise tragique. Et les statues des Dieux, la réalisation des rêves des sculpteurs, les bijoux familiaux des habitants, l'or et l'argent des riches, le cuivre des pauvres, avaient engendré un métal unique et inconnu, d'une sonorité merveilleuse. On n'avait qu'à approcher son oreille, pour y entendre chanter l'âme vivante de la patrie.

Votre poésie populaire me représente le bronze légendaire de Corinthe. Les poètes anonymes qui ont composé ces complaintes, sorties de leur cœur et de leur âme, ont résumé en leurs strophes toute la Serbie et toute la race serbe. C'est cette poésie qui rattache votre passé à votre avenir. C'est elle — autant que votre sang qui s'est mêlé à notre sang, en cette juste guerre — qui nous a fait vous aimer et qui a inspiré au monde l'amour et l'admiration pour vos aïeux et pour vos pères. C'est par elle que rayonnera désormais autour de vous une auréole éternelle.

Si votre âme vient à s'ennuager, loin du ciel de là-bas, chantez quelqu'une de ces *pesmés* dont les poètes ont tenu à se confondre avec le sol natal, avec les tombes des ancêtres. Pareillement au géant Antée lorsqu'il touchait la Terre, sa mère, vous sentirez ruisseler en vous l'espoir et le soleil. Et vous entendrez chanter l'âme de la Serbie et les clairons de la Victoire, dans votre mélodieux bronze de Corinthe.

LÉO D'ORFER.



## VII. — De la vie scolaire de notre jeunesse.

### Bataillon Universitaire Serbe de Jausiers.

A Jausiers, un charmant petit village du département des Basses-Alpes, traversé par les flots torrentueux de la glaciale Ubaye, et entouré d'une architecture majestueuse de montagnes neigeuses, vit et palpite une parcelle de l'âme de l'héroïque et malheureuse Serbie. C'est là, en effet, qu'ont été réunis, au mois de mai dernier, 300 jeunes gens serbes, étudiants et élèves des lycées, âgés d'au moins 18 ans et reconnus aptes au service armé, — toute la jeune élite intellectuelle qui a réussi à échapper, au prix d'efforts surhumains, au terrible naufrage où a sombré momentanément leur pays bien-aimé. Ils y sont soumis à un régime tout à la fois militaire et universitaire, menant de front le maniement du fusil et de la plume.

Ce sont, d'abord, d'excellents soldats, solides, disciplinés, animés d'un vif désir de bien faire, et frémissants d'impatience d'aller grossir les phalanges indomptables de la glorieuse armée serbe. Il faut les avoir vus marcher — d'un pas alerte et résolu, avec une grâce toute française, aux accents ailés de la *Marseillaise*, ou aux cadences douces d'une de ces chansons où se reflète, vibrante et nostalgique, l'âme de leur patrie — pour avoir une idée de leur belle prestance et de leur allure martiale et fière. Cet imposant défilé suscite partout sur son passage l'admiration et la sympathie unanimes.

Mais ces jeunes gens savent bien que la future Serbie, si cruellement éprouvée, aura surtout un pressant besoin d'hommes cultivés, et que ce sont eux qui seront appelés à en devenir les conducteurs et les régénérateurs. Aussi se préparent-ils avec ardeur à cette lourde et importante tâche, qui doit leur incomber un prochain jour. 150 parmi eux ont suivi à Jausiers les cours spéciaux de baccalauréat serbe, et, ces jours derniers, ils viennent d'obtenir tous, à quelques exceptions près, avec un succès brillant, leurs diplômes de bachelier. En dehors de l'enseignement serbe, deux heures de français par jour sont données à tous les soldats par des maîtres français dévoués, qui sont satisfaits des résultats obtenus. Nos jeunes gens ont à cœur de témoigner, par leur assiduité à l'étude du français, un peu de cette profonde gratitude et de cette tendre affection qu'ils ressentent à l'égard de la grande nation qui les accueillit si généreusement aux heures de détresse.

Ainsi, tout le temps de nos soldats-étudiants est pris par des occupations absorbantes, interrompues seulement, parfois, par quelque agréable excursion dans la haute montagne. Mais, tout récemment, deux événements d'un plus haut intérêt sont venus troubler ce travail calme et régulier.



Le bataillon universitaire serbe de Jausiers en marche.



C'était, d'abord, le 12 novembre, sous un splendide soleil d'automne, la prestation du serment. On ne peut imaginer rien de plus émouvant que le spectacle de ces 300 jeunes gens, prêtant, d'un seul cœur, d'une seule voix, — assurée, mais imprégnée d'une intense émotion, — serment de fidélité à leur roi lointain. Lointain? non! car il était là, présent à tous les regards intérieurs, ce roi-héros, ce roi épique, — vieux, débile, malheureux, exilé, mais indompté, et nourrissant toujours dans son cœur de patriote l'espoir et la foi; — sublime incarnation de la Patrie, crucifiée, mais plus vivante que jamais. L'hymne national, chanté en chœur pendant la cérémonie, est monté lentement vers le ciel, comme une sainte prière, du plus profond, du plus pur de ces cœurs juvéniles. Cela a été, pour tous, l'intime communion dans une suprême pensée: immoler toutes les énergies, toutes les vies, à l'Idéal, à la Patrie.

Le 20 novembre, l'heureuse nouvelle de la prise de Monastir a mis de nouveau toutes les âmes en fête. Cette belle victoire, qui légitime toutes les espérances, a été saluée ici, comme partout où il y a des Serbes, avec exaltation, comme l'aube annonciatrice des jours de lumière et de justice, de revanche et de rédemption.

Nos jeunes gens veulent être eux-mêmes artisans directs de ce meilleur avenir. Pour le préparer efficacement, la moitié de notre contingent doit reprendre ces jours-ci le chemin de leur patrie, — le chemin de gloire...

S. P.

## VIII. — L'Odyssée serbe.

### Pendant notre retraite.

*Episode tiré du roman inédit l'Ouragan dans lequel l'auteur décrit la débâcle du peuple serbe.*

Devant le village, les fugitifs sont arrêtés dès les premiers rangs, ce qui les empêche, pendant une heure ou deux, d'y pénétrer. Ils s'arrêtent devant le bureau du contrôle, s'il est possible toutefois de l'approcher, pour se renseigner sur la route à suivre, obtenir un abri ou essayer de se procurer du pain; souvent aussi ils s'y préoccupent d'une compagnie perdue, d'une famille égarée, peut-être déjà passée par ici ou partie par quelque autre route inconnue. Et ainsi le chemin s'obstrue et s'encombre jusqu'à faire cesser tout mouvement loin à l'arrière.

A Chtimlie les fugitifs se croisent, ce qui augmente encore la confusion. Nous arrivons de Mitrovitsa et de Prichtina après être passés par Lipliana; d'autres viennent par Férissovitcha de Guilane et des

villages moraves; d'autres enfin du front, vers le bas de Katchanika. Et Chtimlie est le lieu de rencontre de tous ces gens inquiets. Les uns demandent leur chemin et continuent aussitôt leur route, afin de se rapprocher le plus possible de Pristrène, les autres se décident, bien qu'ayant encore quelques heures de jour devant eux, à passer la nuit ici, dans la crainte d'être surpris par la nuit au milieu du défilé de Tsernaliévo; certains aussi retournent à Prichtina afin d'y arriver avant l'entrée des armées ennemies auxquelles ils ont l'intention de se rendre. A deux étapes de cette ville ils étaient déjà brisés de fatigue et de souffrance, mais après une troisième nuit passée à ciel ouvert au milieu d'une gorge profonde et ténébreuse, exposés à un froid glacial,



EN ALBANIE. — Le Roi Pierre dans la neige albanaise.

Cop. R. Marianovitch.

ils perdirent tout courage et ils décidèrent de s'abandonner à leur destinée. Que de peines, de misères, de douleurs ils avaient pu supporter avant d'avoir atteint Prichtina, soutenus par la foi et l'espérance! Mais en sortant de cette ville, ils n'avaient plus ni foi, ni confiance pour les guider et les fortifier dans l'épreuve.

— Lorsque, Monsieur, j'ai vu hier au soir, mes enfants grelotter de froid sur la route — me disait pour s'excuser un de ceux qui rentraient et que je rencontrais avec sa famille à la sortie du village de Chtimlie — dès lors... j'ai senti que quelque chose se brisait là... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je grelottais comme un malheureux car je m'étais dépouillé de mes vêtements pour en couvrir mes petits, mais bien en vain, car le froid de cette nuit en plein air était intense...



Pourquoi donc exposer des enfants à un danger certain, pourquoi? Je retourne me rendre aux ennemis et après cela, à la grâce de Dieu! Si même on me coupe le cou, peut-être épargnera-t-on mes petits... J'espère qu'il se trouvera parmi les vainqueurs quelque père ayant laissé chez lui des enfants, et si cela n'était pas... Il s'interrompt, n'ayant pas assez de courage pour exprimer à haute voix sa pensée terrible, et il agita la main comme s'il voulait dire : « Arrive que pourra! »

Puis il ajouta, les yeux pleins de larmes :

— Adieu! frères! — et il reprit son chemin du côté d'où nous venions de fuir avec l'ardente torture de rentrer dans une patrie qui n'était plus sienne. Jadis je ressentis dans mon âme une sensation analogue, lorsqu'après une longue absence j'arrivai chez moi pour embrasser ma mère : elle était morte!

Là, devant le village, nous sommes restés plus d'une heure dans la boue jusqu'à ce qu'enfin la foule se fut un peu dispersée, alors nous nous sommes avancés et rapprochés des premières maisons. Chacune d'elles était déjà occupée ; dans chaque cour campaient des réfugiés avec leur bétail. Partout on avait allumé des feux avec le bois des palissades; les gamelles fumaient, pleines d'eau chaude, et dans lesquelles on allait émietter du pain pour calmer les affamés et pour réchauffer les hommes gelés. Le long des palissades les uns dressent des tentes; d'autres, près du chemin, réparent des charrettes aux roues brisées; des officiers à cheval circulent de côté et d'autre en donnant des ordres; les blessés et les malades se lamentent, transis de froid et demandent un abri; le bétail affamé mugit en attendant la nourriture puisqu'il est arrivé à l'étape.

Devant les maisons des Arnautes se tiennent des enfants pieds-nus, qui regardent furieux le tumulte de leur rue autrefois si calme, et où il ne passait pas plus d'une ou de deux charrettes par jour. Chacun d'eux tient à la main ce qu'il a pu ramasser dans ce chaos : l'un a un fer à cheval, l'autre une boîte de conserves vide, un troisième un fragment de courroie détachée d'un harnais. Les soldats et les réfugiés se sont éparpillés dans le village à la recherche de ce qu'ils ont besoin : l'un apporte de l'eau, l'autre une botte de paille qu'il étale sous lui pour se coucher dans la boue; celui-ci a, pendus à son épaule, près de vingt bidons de ses camarades et se promène de porte en porte en demandant de la prune; celui-là traîne une branche de bois vert fraîchement coupée et mouillée de boue liquide, et lance le tout dans le feu.

— Oh, malheur! pourquoi as-tu coupé ce jeune arbre, c'est un péché! lui dit avec reproche un territorial de la réserve, sentant se réveiller en lui la douleur du propriétaire et dans le domaine duquel les ennemis ont déjà coupé les jeunes arbres.

— Ce serait aussi un péché que je périsse — riposte le soldat — je

dois me réchauffer. L'arbre repoussera tandis que moi je ne repousserai plus!

Devant le bureau du contrôle surmonté d'un drapeau national décoloré, c'est la cohue bruyante; des querelles, des explications à haute voix, des cris s'élèvent de tous côtés; plus loin, au bout du village, un drapeau malpropre de la Croix-Rouge sur le fond blanc duquel la pluie a étalé le rouge de la croix, indique l'hôpital où se morfondent des blessés, éclaboussés de boue, en attendant des soins qu'ils n'obtiendront pas. Plus rien à se procurer à l'auberge et pourtant la foule patiente stationne devant elle. Sur le pont qui traverse la petite rivière Nerodimka et partage le village en deux parties inégales,



Passage du quartier général serbe sur le pont de Vizirs, en Albanie.  
Cop. R. Marianovitch.

le désordre est encore plus grand. Les charrettes circulent sur deux et trois rangées, obstruent le pont et ne permettent ni d'avancer, ni de reculer. Les injures, les discussions atteignent ici leur paroxysme; on se bat à coups de fouet, les crosses des fusils se lèvent menaçantes au-dessus des têtes, et les fugitifs assis de ce côté-ci du pont désespèrent de voir finir le tumulte, et craignent de ne pouvoir jamais passer de l'autre côté de la rivière, bien qu'à peine séparés de lui par quelques mètres. Nous nous sommes groupés le long de la rive afin de tuer le temps et nous regardons au loin, vers le ruisseau où des Arnautes écorchent un cheval crevé et des petits Tziganes lavent du riz souillé de boue et tombé sur la route de quelque train d'approvisionnement.

Enfin une compagnie de soldats vient prêter secours. Une batterie



s'arrête de l'autre côté du pont; les artilleurs descendent de cheval et démontent les charrettes qui encombrant, afin de se frayer à eux-mêmes un passage; ils chargent d'abord sur leurs épaules le contenu des charrettes, puis ils détellent les bœufs et emportent les timons et les roues. Tandis que les jeunes gars de la batterie travaillent, le commandant descend de cheval pour se dégourdir les jambes.

Cette batterie est arrivée du front et si elle traverse le pont c'est qu'elle se dirige vers Pristrène. Nous devenons tous perplexes à cette éventualité. Pourquoi la batterie a-t-elle dû quitter le front où l'on se bat avec acharnement et se hâte-t-elle de gagner Pristrène? N'y aurait-il pas de ce côté-là quelque nouveau danger?... Et alors nous fuirions, non pour nous sauver, mais pour tomber dans une souricière?

— Si l'on prend en considération — commença d'expliquer un pope coiffé d'un bonnet de police enfoncé jusqu'aux oreilles et dont la barbe semblait pousser du bonnet même, — si l'on prend en considération que personne ne tient compte de ces opérations près de Rachka...

— Comment, on n'en tient pas compte? — lui cria de la foule un sergent-major, dont on n'aurait pu, même approximativement, deviner la profession dans le civil — mais ni toi, ni moi, pope, n'avons à tenir compte de cela, c'est l'affaire du commandant supérieur.

— Allons donc! — répliqua un petit homme en clignant de l'œil de mon côté, son regard s'étant croisé avec le mien.

— Mais, frère, ce n'est pas de cela qu'il s'agit reprit le pope et continuant ses explications — ce front là-bas de Katchanik et de Guilane a déjà attiré toute notre attention, tandis que les Autrichiens descendaient la vallée de l'Ibar...

— Et alors? — interrompit le petit homme en me regardant de nouveau, me considérant déjà comme son partisan.

— Et alors, frère, répondit le pope un peu excité : par l'Ibar on peut descendre vers Petch, de Petch aller à Djiakovitsa, de ce dernier on peut apparaître sur le Drim et couper ainsi toutes les voies.

— Et Debar?... et Monastir? — interrogea son partenaire en redressant la tête comme s'il voulait dire : « Hein, qu'as-tu encore à dire maintenant? te voilà bien pris! »

Le pope haussa les épaules et se mit à expliquer au sergent-major sa façon de penser à ce propos. Tout à coup un vétérinaire, depuis cinq jours à la recherche de sa compagnie, et qui se tenait un peu à l'écart du groupe, s'écria!

— Tiens, voilà Mladène! — et ayant confié les rênes de son cheval à quelqu'un près de lui, il se faufila à travers la foule vers le pont, pour aller rejoindre le commandant qui était un de ses amis, et pour apprendre plus exactement pourquoi la batterie s'était retirée du front et se dirigeait vers Pristrène.

Ce pauvre docteur, n'ayant pas encore eu le temps de perdre la graisse qui l'avait envahi au temps de paix alors qu'il inspectait les abattoirs de Belgrade, fut obligé de sauter par-dessus une charrette et

de contourner le pont sur une longueur de trois ou quatre mètres avant d'atteindre la rive opposée, où il commença une discussion longue et sérieuse avec le commandant de la batterie.

Les artilleurs ayant fini leur travail, le commandant remonta à cheval, les soldats en firent autant, et la batterie traversa le pont avec fracas pour s'engager sur le chemin de Pristrène. La foule qui attendait le passage et qui avait augmenté de plus en plus, se précipita sur le pont déblayé. Dans cette poussée et dans la multitude je perdis de vue le docteur, mais l'ayant retrouvé plus tard en arrivant au village, il me dit au sujet de la batterie :

— Elle se retire vers Pristrène parce qu'elle n'a plus de munitions; elle a tiré ses derniers coups... Mais, je vous en prie, ne le répétez à personne, c'est une confidence.

Pauvre docteur de bonne composition (d'ailleurs les vétérinaires le sont tous), il croyait encore en ce moment, même devant Chtimlie, que notre catastrophe était chose confidentielle.

(A suivre).

BRANISLAV NOUCHITCH.

## Sur le chemin de l'exil.

(Suite).

Ils croisèrent en marchant quelques visages connus. Pierre en fit la remarque : « Oui, dit l'autre, le malheur réunit les hommes; toute la Serbie s'écoule par ici. » Et levant la tête qu'il avait baissée, il jeta un coup d'œil sur les passants. La rue était pleine de monde et les détachements de soldats qui se dirigeaient vers la gare avaient de la peine à se frayer un passage dans la cohue des blessés, des femmes aux costumes divers portant toutes, comme si elles allaient partir en voyage, un châle roulé autour du cou, et ayant dans les bras leurs derniers-nés, pendant que les autres enfants couraient derrière elles quelques-uns avec des cris et l'insouciance de leur âge. Pauvres petits, s'ils avaient su!

Les deux jeunes gens s'engagèrent bientôt dans une nouvelle rue où régnait une animation plus grande encore. Un rassemblement énorme s'était fait devant une boulangerie où l'on débitait les restes d'un agneau tout fraîchement tué. Il eût fallu le miracle de la multiplication des pains pour contenter tout le monde. Mille mains, tenant entre les doigts des billets de banque, s'étendaient vers le boucher qui, fébrilement, à l'aide d'un grand couteau, détachait de petites portions de viande qu'on s'arrachait littéralement. Et malgré la parcimonie du marchand et la petitesse des parts, il n'y eut qu'un bien petit nombre de quémandeurs à recevoir satisfaction. « J'ai faim,



Monsieur, nous n'avons rien mangé depuis vingt-quatre heures. » Tels étaient les cris qu'on entendait de toutes parts.

« Regarde, dit Pierre à son camarade, et c'est le commencement ! Demain, cette manne qu'on distribue encore aujourd'hui fera complètement défaut. L'heure n'est pas aux récriminations et je me garderai bien de chercher des responsabilités, mais tu conviendras avec moi que la guerre n'a fait qu'accroître les désordres et la misère ; peut-être n'a-t-on pu prévoir ou n'a-t-on pu organiser. *Finis Serbiæ!* »

Et il se tut.

Pierre se demanda si c'était l'accablement d'une situation qu'il jugeait comme extrêmement grave, ou plutôt l'horreur du blasphème final qui avait fermé les lèvres de son compagnon. Ils poursuivirent dès lors leur route en silence. Ils arrivèrent bientôt à un hôtel dont une moitié était transformée en hôpital, tandis que l'autre servait de restaurant. « Pourquoi nous as-tu amenés ici ? » dit Pierre à son camarade. Celui-ci esquissa un sourire et répondit : « S'il est encore possible de manger à Kraljévo, c'est ici, car c'est le restaurant des officiers. Tous ces Messieurs, dit Etat-Major, ainsi que les autorités civiles, prennent pension dans cet hôtel. L'établissement d'en face est occupé par la mission sanitaire russe. Les autres restaurants ou cafés sont transformés en ambulances ou réquisitionnés pour abriter la Garde royale. Il n'y a qu'ici, te dis-je, où l'on ait quelques chances de pouvoir déjeuner. » Pendant qu'il parlait Pierre promenait son regard attristé d'un bout à l'autre de la salle. Toutes les places étaient prises ; sur les tables se voyaient des rangées de bouteilles pleines ou vides. On causait gaiement, on fumait. Aux patères des murs étaient accrochés des képis tout galonnés d'or, et sur les porte-manteaux s'entassaient les lourds et chauds manteaux des grands chefs militaires ainsi que les pelisses fourrées de renard et de zibeline des dirigeants politiques et financiers.

Ici, il n'y a pas de place pour nous, dit Pierre, tirant son camarade par la manche, l'entraîna vers la porte : « Allons chez moi », répondit l'autre, et ils sortirent de l'hôtel.

Ils s'acheminèrent vers un faubourg, ils allaient d'un pas pressé devisant de ce qu'ils avaient vu... et leur cœur saignait douloureusement. Ils s'arrêtèrent à l'extrémité de la ville devant une petite maison blanche, éclairée par trois fenêtres : « C'est ici que nous habitons, dit l'ami de Pierre ; entre. » Et sa main poussa la grille d'un jardinet qui précédait l'humble demeure. Une corbeille de dahlias et de chrysanthèmes, les fleurs de l'arrière-saison, s'épanouissaient au milieu de la pelouse. Un vieux banc dressé contre le mur auprès de la porte invitait à s'asseoir ; un vieil arrosoir était accroché au-dessus. Pierre déposa sur ce banc le sac qu'il tenait à la main et qui commençait à lui paraître pesant, et il souffla un peu.

L'entrée des jeunes gens n'était pas passée inaperçue. Au bruit fait par la grille en tournant sur ses gonds, le visage ridé d'une vieille

dame s'était montré à la fenêtre et il apparaissait maintenant dans l'huis entre-bâillé. « Je te présente mon vieux camarade, dit à sa mère l'ami de Pierre. Il est arrivé il y a deux heures. J'ai voulu le faire manger au restaurant, mais cela n'a pas été possible. J'ai cru devoir te l'amener. » « Tu as bien fait », repartit la bonne dame, et son sourire accueillant fut pour Pierre un réconfort. Ils entrèrent à la suite de la maman dans une petite salle à manger. « Nous mourons de faim, dit le fils ; si tu as encore quelques provisions, tu serais bien aimable, maman, de nous préparer à déjeuner. Je te prierai de faire vite parce que nous avons hâte d'aller aux nouvelles. Tu te rends compte combien les instants sont précieux dans des jours comme ceux que nous traversons. »

La maman fit un signe d'acquiescement et alla au buffet. Pierre, fatigué, s'était assis et, comme chacun se taisait, il percevait le tic-tac régulier d'une vieille pendule accrochée au mur. Ses yeux promenaient un regard discret sur les tableaux qui ornaient la salle ; une nature morte représentant des fruits d'automne retint son attention. Tout à coup, sans qu'il y prît garde, une vieille chatte bondit sur ses genoux et voulut s'y pelotonner. Il eut peur et se leva brusquement en poussant un léger cri ; ses hôtes se mirent à rire et le rassurèrent sur les intentions de la chatte. C'était une bête gâtée, mais sans méchanceté aucune. Au bout de trois minutes la table était servie. La maîtresse de maison invita gracieusement les jeunes gens à s'approcher, et elle-même prenant un siège, demanda : « Avez-vous des nouvelles ? Où sont les ennemis ? — Tout près d'ici, ma pauvre maman, répondit son fils. Tous les grands chefs sont à Kraljévo et la retraite continue. J'étais ce matin dans une maison un peu isolée, on m'a montré le lit du prince héritier. Il a passé la nuit dans cette maison avec M. Poutnik. Leurs meubles avaient été amenés hier en cachette. L'Etat-Major agit clandestinement, il croit nous tromper. Or, on sait tout. Si ces nouvelles ne se crient point, et pour cause, on se les chuchote à l'oreille ; elles se colportent sous le manteau d'un groupe à l'autre. Il n'est pas jusqu'aux paroles du Prince qu'on ne se répète. »

La vieille dame écoutait avec avidité. Pierre confirma les paroles du fils et secouant tristement la tête, il ajouta : « Que va-t-il advenir ? » Sa pensée à ce moment allait aux siens. Ils songeaient que déjà ils subissaient la loi du vainqueur. La bonne hôtesse vit son trouble, et devinant ses préoccupations, elle essaya de le consoler.

(A suivre.)

M. MICHAÏLOVITCH.



IX. — Pour la Patrie.

A la mémoire du lieutenant  
Zoran Prodanovitch.

La glorieuse lutte pour la libération d'un peuple a dû être reprise. Le nouvel agresseur était plus redoutable que les dominateurs de jadis et les générations d'aujourd'hui, conscientes du génie national, s'étaient préparées à accomplir de sublimes devoirs envers la patrie.



Elles ont vite compris qu'elles devaient se vouer au sacrifice. Hantées du désir de la lutte pour une cause si noble, elles s'y sont livrées avec un dévouement qui égale en beauté les plus belles inventions du poète national.

Dans cette pléiade de héros, le sous-lieutenant Zoran Prodanovitch tient une place remarquable. Élevé dans des principes démocratiques, il aimait avant tout la liberté. Dans la vie publique il appartenait aux plus avancés des groupes politiques. Le sentiment du patriote dépassait de beaucoup celui du partisan; les intérêts de la nation passaient avant tout. Et tout son être était

pénétré de l'éducation nationale représentée par des chants populaires, qui lui racontaient le glorieux passé de ses aïeux, leurs hautes capacités et leurs belles vertus. Patriote fervent il détestait les vaniteux. La belle cause de notre nation le grisait. Comme tes frères d'armes, Zorane, tu ne pensais pas un seul instant aux grandes difficultés d'une lutte inégale. Point d'hésitation. — Et ce qui fait votre force, ô héros de notre Serbie, c'est précisément ce grand amour pour la patrie et cette ardente conviction que : « vouloir c'est pouvoir. »

« Parti tranquillement et calme dans ta sagesse, tu as compris, Zorane, que faire son devoir, tout son devoir, bravement, est un plus grand mérite que de chercher la gloire. La pompe t'était odieuse. En faisant ton devoir (— simplement — et avec quelle modeste abnégation !) tu as démontré que les gestes spontanés qui ne recherchent point de récompense ici-bas, sont les gestes de la beauté divine.

Dans un magnifique élan, après avoir déjà reçu le baptême du feu dans les combats libérateurs de Koumanovo, tu as de nouveau dressé ta poitrine contre ce vil agresseur autrichien.

D'un geste aussi grand que ta conviction dans la juste cause du peuple serbe, Zorane, tu as voulu arrêter ce fléau abject. Mais ton corps n'a pu égaler tes pensées. Tu es tombé glorieusement à la tête de ta chère compagnie, le sourire triomphateur sur la bouche, et tes yeux grands ouverts et fixés vers le ciel, ce beau ciel de Belgrade, contemplant déjà le flambeau de la victoire. Tu meurs content, car Belgrade, ton berceau et l'orgueil de tous les Serbes, est restée inviolée pour cette fois. Mais depuis il a plu à la destinée, de couronner le peuple serbe de l'auréole de la souffrance. Un chemin d'exil était réservé aux survivants. Et devant aucune épreuve l'esprit tourmenté du peuple n'a fléchi. Sa ferme résolution de vaincre s'affirme devant Monastir, où tu allais autrefois en vainqueur, Zorane. Tes camarades frappent fort et l'aurore libératrice apparaît sur les collines de la terre reconquise en Macédoine. Notre devoir constant sera la vénération de vos tombes. Et maintenant déjà ta sœur soigne avec amour la terre humide de ta tombe. Ses larmes crient vengeance. Ton fils l'accompagne dans ses pèlerinages. Avec une admiration mystique il se souvient de l'abnégation de son père. Ton exemple sera le meilleur trésor qu'un père puisse léguer à son fils.

Quiconque a approché Zoran Prodanovitch pleure sa mort. Nous avons perdu en lui un citoyen conscient, un ami fidèle et un tendre frère. Et c'est une vérité hélas, Zorane, que le bel exemple que tu nous as donné est souvent plus utile à la Patrie que la vie même. Les générations à venir ont encore des devoirs à remplir. Glorifiant et se souvenant de vos beaux faits d'armes elles aimeront comme vous l'avez aimée, cette nation d'avenir. Et alors, elles seront dignes de continuer votre tâche si brillamment commencée. Les exemples de Zoran Prodanovitch seront nos forces motrices. Leur souvenir galvanisera les Serbes de demain. Vous êtes les artisans du plus beau et du plus grand patrimoine que les Serbes ont eu depuis leur avènement. La reconnaissance nationale ira à vous, qui fûtes nos héros. Dans votre souvenir nous puiserons de nouvelles énergies. Nos âmes tourmentées ont besoin de réconfort et nos cœurs de plus d'idéal encore — notre vie de plus de traditions. — Vos tombes ont le secret de tout cela. Votre bravoure dépasse notre reconnaissance, elle arrache l'admiration. La Patrie vous glorifiera et ses fils seront vos fils spirituels; vous vous perpétuerez en eux.

Gloire à Zoran, gloire aux héros!

J. L.



## CARNET DU MOIS

### Une exposition intéressante.

Un an environ après la retraite serbe à travers l'Albanie, de nouveaux documents viennent d'être publiés sur la mémorable tragédie de notre peuple — des documents complémentaires sur le « Drame Serbe » comme l'appelle M. Feri-Pisani dans son livre des souvenirs des événements de l'année 1915. Presque en même temps, un livre décrivant la Retraite et une exposition de gravures historiques serbes ont été présentés au public à Paris. Le livre intitulé *La Retraite de Serbie* est écrit par M. Tomson, de la Mission médicale française en Serbie, et qui occupait le poste de médecin militaire à Chabaz, lors de l'offensive germano-austro-bulgare.

L'exposition des documents historiques serbes, organisée avec l'exposition des photographies de guerre de la Section photographique des armées alliées : française, anglaise, belge, italienne, a été inaugurée par le Président de la République, M. Poincaré, en présence des représentants officiels des pays alliés, le 30 septembre, dans les salles du « Pavillon Marsan », au Louvre.

La partie serbe de cette exposition est composée des admirables vues prises par M. Risto Marianovitch, journaliste, qui, pendant toutes les campagnes serbes était au service du grand quartier général, et dont la collection rapportée des champs de bataille est du plus poignant intérêt.

Ces images, au nombre de deux cents environ, ont été classées en deux salles : la première comprenant les événements des guerres balkaniques et la guerre serbo-autrichienne ; la seconde composée exclusivement des images de notre terrible retraite ; cette dernière fut une des plus remarquées entre toutes les salles de cette exposition illustrant la grande guerre européenne.

Les vues de la retraite serbe évoquant les misères du peuple et de l'armée, — complètent d'une façon très précise les effroyables récits semblables à des légendes, des narrateurs rescapés. Elles sont d'autant plus vives et impressionnantes qu'elles se trouvent placées à côté des tableaux représentant les brillants épisodes de l'armée serbe victorieuse. Voici les images réjouissantes de l'entrée d'un régiment, drapeau en tête, dans une ville conquise ; puis celles du départ des jeunes recrues : les blenets serbes quittant leur village en chantant, — de la figure rayonnante du vieux roi rentrant des champs de bataille après la victoire. Et près de ces vues pleines de gloire figurent celles de la retraite : ce sont les mêmes hommes mais exténués par le froid, la faim, la fatigue ; les jeunes soldats à l'apparence squelettique se pressant dans les montagnes désolées, semant de cadavres la route par laquelle le roi, accablé de malheur, s'acheminera dans l'exil, parmi les rochers sauvages et couverts de neige de l'Albanie.

Il est difficile d'établir lesquels de ces tableaux représentent le mieux la tragédie serbe : tous possèdent une grande valeur historique, tous sont remplis d'une douleur sans nom. *Le Passage des troupes à travers la plaine de Kossovo, Le roi Pierre dans les neiges albanaises, La retraite de l'armée et du peuple en Albanie, Le pont de Vizis, Le transport du Voïvode malade dans une chaise à porteurs, La mort du soldat à Kossovo. Les foyers abandonnés, Au terminus des routes carrossables* sont des documents dont l'histoire s'enrichira et qui intéresseront les générations futures.

M. Marianovitch (moins connu en Serbie qu'à Paris où il passe pour un maître en matière d'illustration photographique) mérite le plus flatteur des compliments : celui d'avoir su mettre en valeur tous ces documents impor-

tants appelés par le grand journal *London Illustrated news* « vrais tableaux de Verechtchagine ».

L'exposition de photographies de guerre a été la première manifestation de ce genre. La participation de la section serbe à côté des sections alliées est un succès moral pour notre cause ; l'intérêt profond témoigné par le public en est la meilleure preuve.

Le succès de l'exposition a été consacré, non seulement par l'affluence de visiteurs mais aussi par de nombreux articles de la Presse française et étrangère : la critique en a parlé dans 90 journaux.

Le nombre des entrées est de 75.000 environ dont 11.440 entrées payantes dont le montant a été décerné par l'auteur aux œuvres de la Croix-Rouge serbe. 12.000 enfants des différentes écoles de Paris ont visité l'exposition où ils étaient conduits dans un but d'instruction générale.

En vue d'une propagande en faveur des Alliés, la collection est partie aux Etats-Unis d'Amérique pour y être exposée. V. L. P. B.

### Les Conférences.

Le mois dernier nous avons eu quatre conférences très intéressantes sur le peuple serbe et ses aspirations.

a) A la Société de Sociologie (à l'hôtel des Sociétés savantes), le 8 novembre, une conférence ayant pour thème « La Serbie », était faite par M. Mileta Novacovitch, professeur à l'Université de Belgrade.

Devant de nombreux auditeurs, M. Novacovitch, après une excursion dans le passé et l'histoire du peuple serbe, retient toute son attention sur les qualités et les dispositions de ce peuple. Par ses qualités sérieuses il veut justifier les espérances de la Serbie et son rôle important dans la Yougoslavie.

b) Le 9 novembre dernier, sous la présidence honoraire de M. E. Denis, professeur à la Sorbonne, devant un auditoire nombreux et attentif, M. Guy-Félix Fontenaille a, par une conférence sur la *Force et le Droit*, inauguré la série des conférences que se propose de donner l'*Association Franco-Serbe*, dont il est le président.

Les idées émises par le conférencier sont la révélation d'une doctrine nouvelle et digne du plus haut intérêt. Il prend comme critère de la civilisation l'équilibre entre la notion de la force et la notion du droit. Les oscillations de ce fléau imaginaire permettront de déterminer le degré de civilisation d'un peuple. Or, chez nos ennemis, la notion de la force entraîne seule le fléau ; ce que les Allemands appellent leur *culture* n'est qu'une *dépravation de la notion de la force*, d'où leur continuel état de barbarie.

En France, pourtant, il faut veiller à ce que le contraire ne se produise pas, à ce que la notion de la force s'équilibre avec celle du droit.

Avant la guerre, dit M. Guy-Félix Fontenaille, avant que la France eut, une fois de plus, prouvé que, de sa force, elle est toujours capable de faire une barrière inflexible pour sauver le droit, dans certains milieux, chez ceux qui se préparaient à l'attaquer, l'on parlait de sa dégénérescence. Ce que la France paraît aujourd'hui sans conteste aux yeux de tous, il est nécessaire qu'elle le paraisse toujours.

Pour cela, pour éviter tout semblant d'oscillation entre la santé morale et la santé physique de leur patrie, les Français étudieront les peuples qui sont à peu près dans la même situation qu'eux vis-à-vis de l'équilibre de la notion du droit et de celle de la force, ils fraterniseront avec eux et, de cette fraternité militante, ils retireront de précieux enseignements. Au premier rang de ces peuples est le vaillant, l'épique peuple serbe dont l'histoire tragique est comparable à une bataille de Poitiers ou de la Marne qui aurait duré des siècles.



c) L'Académie des inscriptions et belles-lettres a tenu, le 25 novembre, en présence d'une assistance nombreuse et choisie, sa séance publique et annuelle sous la présidence de M. Maurice Croiset.

La séance s'est terminée par la lecture, par M. Louis Léger, professeur au Collège de France, d'une intéressante étude sur « la bataille de Kossovo et la chute de l'empire serbe » :

A la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, dit-il, la nouvelle des événements accomplis dans la péninsule balkanique mettait de longues années avant d'arriver en Occident. Si l'on en croit la chronique dite du « Religieux de Saint-Denis », c'est seulement au mois de juillet 1395 que fut apporté à Paris le récit de la bataille de Kossovo, qui avait eu lieu au mois de juin 1389; et sous quelle forme arrivait ce récit !

Il était apporté à Paris par des ambassadeurs vénitiens. Ils racontaient, sans préciser la date, que le sultan des Turcs, appelé Lamorat, avait amené à travers la Valachie et la Bulgarie, qui étaient devenues des provinces de son empire, une armée colossale, une armée si formidable qu'on eût cru qu'il se flattait de soumettre toute la chrétienté.

A la nouvelle de son arrivée, le roi de Hongrie — qui, notons-le immédiatement, n'a pris aucune part à la journée de Kossovo — rassemble une armée, dont l'avant-garde est aussitôt écrasée par les envahisseurs. Mais il ne perd pas courage.

« Braves compagnons, dit-il à ses soldats, mettons notre espoir en Jésus-Christ. Il n'a jamais failli à ceux qui ont espéré en lui. » Les chrétiens, encouragés par ces paroles, se jettent sur l'ennemi et combattent avec acharnement. Parmi eux, le roi se distingue par sa valeur. Les Barbares furent enfin vaincus, et ainsi s'accomplit, par la main des chrétiens, la vengeance que le ciel devait tirer de cette nation sacrilège.

Ledit Lamorat et son fils restèrent sur le champ de bataille avec cent mille des leurs. Les survivants s'enfuirent. Le roi de Hongrie avait juré de vaincre ou de mourir. Rien ne put le faire renoncer à sa résolution.

Le roi de France apprit avec joie la nouvelle de ce succès des chrétiens. Il alla le lendemain rendre grâce à Dieu dans l'église Notre-Dame de Paris avec ses oncles et les grands du royaume et y fit célébrer dévotement une messe solennelle au Saint-Esprit.

A ce roman de nos ancêtres, M. Louis Léger essaye de substituer la vérité. Il termine en ces termes :

Une fleur appelée bojour croît en abondance dans la région. C'est la *pæonia officinalis*, une espèce de renoncule ou de pivoine de couleur rouge. D'après les Serbes, elle n'a commencé à croître qu'au lendemain de la bataille. Un proverbe conserve encore le souvenir de la journée fatale.

*Da je meni chtelo dobro biti.  
Ne bi Lazo meni poginuo.*

« Pour mon bonheur, il eût mieux valu que Lazare n'eût pas péri à Kossovo. »

La bataille est restée dans la tradition comme le symbole de la défaite des Serbes écrasés par les Osmanlis. En réalité, le terrain était demeuré aux mains des Serbes. Les Turcs, déconcertés par la mort du sultan, n'avaient pas osé poursuivre leur avantage. Ce n'est qu'en 1445 que Kossovo tomba aux mains des musulmans. Quatre ans après, la Serbie devenait un pachalik. Depuis, elle a eu de glorieux triomphes, elle a subi de cruelles épreuves. Nous pouvons lui dire, avec le poète :

*O passi pejora, dabit Deus his quoque finem.*

« O vous, qui avez souffert des pires maux, Dieu mettra fin, cette fois encore, à vos souffrances. »  
(Le Temps.)

d) La conférence de M. Bogumil Vosnjak, chargé de cours à l'Université de Zagreb (Croatie) et membre du Comité Yougoslave, sur « Napoléon I<sup>er</sup> et les Yougoslaves » ; conférence faite sous la présidence M. E. Denis, professeur à la Sorbonne.

Les provinces illyriennes furent organisées par l'empereur après la paix de Schoenbrunn en 1809. Il y avait sept provinces : Carniole, Carinthie, Istrie, Croatie civile, Dubronnik, Kotor et la frontière militaire croate. Napoléon réalise ainsi une solution du problème adriatique qui donnait toute la côte orientale à l'Illyrie yougoslave de Montaleone à Kotor (Cattaro). Ce nouvel Etat a une empreinte tout à fait adriatique.

Dans le cœur des générations des Yougoslaves de l'ancienne Illyrie française vit le souvenir du pays de France. Une légende populaire dit que le régime français était le bonheur : on avait chassé les grands, élevé le peuple ; il n'y avait pas de misère. Napoléon dit de l'Illyrie : « Enfin, j'ai voulu y introduire nos principes, notre administration, notre Code, c'était un pas sur la route de la rénovation européenne. »

Après cette conférence, M. Denis termina la séance par de belles paroles : il remercia le conférencier et nota combien les Français doivent être fiers des beaux souvenirs laissés par la France. En même temps il exprima l'espérance, qu'après l'héroïsme, les luttes et les efforts du peuple serbe, celui-ci aurait bientôt la réalisation de son rêve et de son idéal.

### Les Livres.

a) Le Gouvernement Serbe vient de publier un *Livre Bleu* sur les actes, contraires au droit international, commis dans les provinces serbes occupées. Ce recueil officiel, contenant 169 documents divers, est présenté sous la forme d'une note de protestation adressée à tous les gouvernements signataires des conventions de la Haye de 1907.

Il a été bien difficile, étant donné que l'occupation de la Serbie dure encore, de recueillir des preuves complètes sur la façon dont les Allemands, Autrichiens et Bulgares traitent la population serbe subjuguée et administrent le territoire. Et cependant les quelques renseignements qui ont pu percer la muraille chinoise élevée autour de la Serbie et qui sont compulsés dans le *Livre Bleu* ne sont que trop édifiants sur le régime atroce auquel les malheureuses populations serbes sont soumises.

Les occupants ont commencé par des massacres et des violences dans lesquels ils mettaient des raffinements de cruauté inouïs. On ne respectait rien, ni la vie, ni l'honneur, ni la propriété. Tout était pillé et saccagé. Lorsque les barbares modernes eurent assouvi leurs bas instincts de brutes, ils voulurent mettre de l'ordre dans les choses. De leur point de vue, cela signifiait l'exploitation à fond du pays et la dénationalisation. On retira du pays tous les approvisionnements, on enleva tous les objets de valeur, même les souvenirs historiques comme les saintes reliques du couvent de Visoki Detchani. Et lorsque tout fut pillé, volé, emporté, on s'attaqua au sentiment le plus sacré, au sentiment national. On défendit les livres et l'alphabet serbe, on ferma les écoles, on déporta les instituteurs et prêtres. Des écoles allemandes, des écoles et salles de lecture bulgares s'ouvrirent partout pour convertir les petits Serbes en Allemands ou en Bulgares. On travaillait à germaniser et à bulgariser les enfants ; quant aux adultes, par la souscription forcée aux emprunts austro-hongrois et par l'obligation de travailler pour les administrations militaires ennemies, par le recrutement forcé, on les obligeait, fait sans précédent dans l'histoire des guerres modernes, à aider directement l'ennemi de leur pays dans la continuation de la guerre, à travailler contre leur propre patrie.

Toutes ces ignominies, tout ce régime de terreur manquera évidemment



son but. Les Serbes en ont vu bien d'autres, et ils ne sont que trop accoutumés, malheureusement, à se crucifier pour le salut de leur race et de leur patrie. On ne détruit pas une nation de douze millions, surtout lorsqu'elle fait preuve d'une vitalité et d'une force nationale extraordinaire comme le fait la nation serbe. La Serbie survivra à son malheur, et elle trouvera dans son brillant avenir une large compensation pour les souffrances endurées. Quant aux atrocités, qui rendent la lecture du *Livre Bleu* si pénible, elles n'auront pour résultat que de laisser une marque de honte ineffaçable sur les fronts des barbares modernes, des Prussiens et des Bulgares, indignes du monde civilisé auquel ils prétendaient imposer leur misérable kultur.

N...

b) Le Comité « L'Effort de la France et de ses Alliés » vient de publier une brochure intitulée *L'Effort Serbe*, par M. Paul Labbé. Dans ce petit volume, le distingué conférencier retrace, avec la plus grande compétence et un intérêt particulier, le rôle de la Serbie et l'effort serbe, objet de sa conférence tenue le 24 mai 1916 au théâtre Massenet, à Saint-Etienne.

Dans cet émouvant récit de vingt pages, l'auteur passe en revue, d'une façon courte et substantielle, les qualités de notre peuple et de son effort à côté de ses alliés dans la grande guerre, en rendant hommage à l'héroïsme et à la loyauté serbes, et en expliquant, dans ce résumé émouvant, ce que fut l'histoire serbe dans ces dernières années, après avoir été le rempart de la chrétienté pendant des siècles. L'auteur décrit, en historien impartial et fidèle, nos victoires, le rôle déshonorant de l'Autriche à l'égard de notre pays, tout en admirant le culte des Serbes pour leur terre et pour leur passé.

Cette brochure, destinée au grand public, montre avec évidence l'importance de l'effort serbe, et doit être une belle lecture pour notre jeunesse en France.

R. M.

#### *Note de l'Office Scolaire Serbe.*

On vient de terminer la répartition annoncée, entre les différentes universités françaises, des étudiants serbes déclarés maladifs ou réformés par suite de la dernière campagne qu'ils ont accomplie.

On les a répartis, d'après les diverses branches d'enseignement, en :

a) *Techniciens* à Arcueil-Cachan.

b) *Electriciens et mécaniciens* à Grenoble, Nancy, Toulouse.

c) *Etudiants en droit* à Montpellier et Poitiers.

d) *Sciences et lettres* à Grenoble, Clermont-Ferrand et Toulouse.

e) *Etudiants en médecine* à Bordeaux, Montpellier, Lyon, Nancy, Toulouse.

Quelques-uns d'entre eux sont restés à Paris, afin d'y poursuivre les études qu'ils y avaient commencées auparavant.

Les élèves sont au nombre de 300, dont :

Techniciens. . . . .	70
Etudiants en droit. . . . .	72
Sciences et lettres. . . . .	68
Etudiants en médecine. . . . .	90
	<hr/> 300

Dans ce total sont comprises 47 élèves-femmes.

On nous informe que nos élèves ont rencontré partout un accueil aussi chaleureux qu'aimable, tant de la part des autorités scolaires et universitaires que du public des villes mêmes.

Nous possédons à ce sujet des documents fort touchants, qui sont pour nous une preuve de plus de la grandeur d'âme française.

Nous reviendrons bientôt sur les questions de nos étudiants en France, après avoir réuni tous les matériaux concernant leur mode de vie et les études qu'ils y font.



*Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.*

*Notre Revue paraîtra dorénavant chaque premier du mois (Calendrier orthodoxe, c'est-à-dire le 14 de chaque mois, suivant le calendrier français). Nous prions nos lecteurs de nous excuser du retard qu'a subi ce numéro, retard qui s'explique par le déplacement de la rédaction de Vitry à Paris.*



## ABONNEMENTS

\*\*\*\*\*

*Pour la France,*

6 mois : 3 francs.

*Pour l'Étranger,*

6 mois : 4 francs.

■

*Le Numéro : 60 centimes*